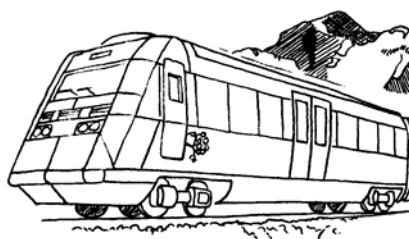


1.

La fugitive

« Le train en provenance de Corseilles entre en gare, éloignez-vous de la bordure du quai ! »

L'avertissement habituel résonne en pure perte dans la petite station de Saint-Florian : il n'y a pas un chat sur les quais ! La pluie torrentielle qui s'abat sur la région depuis ce matin semble avoir chassé jusqu'au dernier des voyageurs. Tous les environs sont noyés dans une affreuse grisaille. C'est à peine si l'on devine l'orée du bois tout proche !



Les phares de la locomotive pointent leurs halos dans le lointain. Ils se rapprochent à vive allure, crèvent la brume d'un seul coup : l'énorme machine est soudain là, tout près, sortie du brouillard comme par magie !... De hautes gerbes d'eau giclent sous ses roues, arrosant copieusement les quais. Le convoi s'immobilise dans un crissement de freins assourdissant.

« Saint-Florian, trois minutes d'arrêt, les voyageurs en direction de Valbourg en voiture ! »

Le chef de gare vérifie d'un regard toutes les portières restées fermées. Il donne le signal du départ, sans avoir vu âme qui vive.

Pourtant... une silhouette furtive, dissimulée sous une longue cape brune, est descendue en hâte à contre-voie. Son gros sac sur l'épaule, elle se faufile très vite le long des wagons et court se cacher derrière un parapet. De là, elle pourra fuir vers le sous-bois dès que l'homme aura quitté la place.

Mais un second appel se fait entendre :

« Le train en provenance de Valbourg... »

La mystérieuse passagère se tasse dans son abri : le deuxième convoi pénètre dans la gare.

Bien avant l'arrêt, les portes s'ouvrent déjà !... Sans le moindre égard pour les consignes diffusées par les haut-parleurs, une nuée de jeunes voyageurs saute des marche-pieds. La gare s'anime aussitôt de leurs rires et des appels qui s'entrecroisent.

— Marine !

Sans se retourner, Marine agite une main au-dessus de son épaule et continue à courir pour se mettre au plus vite à l'abri de la verrière ! Elle secoue ses cheveux blonds ruisselants et regarde en riant Ludo qui la rejoint enfin, tout essoufflé... Clara les suit de près, serrant à deux mains son anorak sur sa tête.

— C'est le déluge !

Il ne manque que Fabien, sans doute retenu une fois de plus par une admiratrice sensible au charme de ses yeux verts !

— Mais qu'est-ce qu'il fait ? s'impatiente Ludo, qui n'envisagerait pas une seconde de faire le chemin du retour sans son meilleur copain ; surtout aujourd'hui, début des vacances de Toussaint. Il y aura bien un projet à mettre au point ensemble...

— Le voilà, on peut y aller !

A la sortie de la gare, une voiture s'arrête près d'eux. Un berger allemand se démène à l'arrière, en écrasant son pelage roux contre la vitre. Clara fait un geste excédé. Elle approche sans se presser de la voiture.

— Florence, tu sais bien que je préfère rentrer à pieds ! Et pourquoi as-tu amené Wolf ?

La jeune femme se penche pour ouvrir la portière. Mais Clara, ignorant son geste, se dirige à l'arrière et fait descendre son chien.

— A tout à l'heure !

La conductrice reste interdite, puis repart sans insister. Marine regarde Clara, étonnée :

— Qu'est-ce qui se passe... ?

— J'aimerais bien qu'elle arrête de se prendre pour ma mère !

Clara est jolie, très brune, pas toujours facile. Ses yeux noirs reflètent une détermination farouche. Il est clair que le sujet est brûlant !... Marine n'insiste pas.

Dans la gare, sitôt la ruée passée, les quais sont redevenus déserts. Le chef de gare, tranquille pour un moment, s'est empressé de se mettre à l'abri.

Avec précaution, la fugitive se risque à demi hors de sa cachette et jette aux alentours un coup d'œil anxieux. Personne à l'horizon, c'est le moment ! Elle réunit tout son courage ; il ne lui faut que quelques instants pour atteindre le bois. Son ballot sur l'épaule, elle y pénètre très vite, s'ouvrant tant bien que mal un passage dans les taillis.

Elle progresse lentement, manquant à chaque pas de dérapier sur le sol détrempé. Le sous-bois est très sombre, les arbres et les broussailles ruissellent, mais, du moins, aucune crainte de rencontre ! Sous les branches basses d'un gros chêne le sol est resté sec. Elle s'y glisse, s'assied à terre contre le tronc et repousse sa capuche trempée.



C'est une très jeune femme, elle a l'air épuisée...

Tout de suite, elle dénoue le châle attaché sous sa cape ; un sourire détend ses traits tirés quand elle voit la frimousse paisible du bébé qui dort sur son épaule, à l'abri de tout souci !

Elle l'embrasse avec tendresse.

— Maintenant, on va être tranquille tous les deux : jamais personne ne nous trouvera ici ! Mais il faut qu'on trouve un abri avant la nuit !... En passant en train, j'ai vu des chemins creux, là-bas, dans la campagne. Il y aura peut-être une grange... »

Avec dextérité, Anya drapé sur son épaule le châle qui maintient le nourrisson et l'attache solidement autour de son buste. Elle prend son baluchon de l'autre côté, sort de son abri et gagne rapidement l'autre bout du bosquet. A découvert, l'horizon est tout aussi bouché.

« Cette averse ne s'arrêtera donc jamais ? »

Elle choisit une petite route encaissée entre deux haies et s'engage d'un pas plus assuré sur le sol ferme. Longtemps, chemin après chemin, elle parcourt la campagne...

Soudain, au détour d'un sentier, elle s'arrête :

— Oh ! Mihai, regarde !

Au fond d'un pré, une vieille roulotte à demi cachée sous les saules de la haie paraît abandonnée depuis des années. L'endroit est parfaitement désert.

Anya n'hésite pas une seconde : jeter son sac par-dessus la clôture, se glisser dessous, Mihai serré contre elle, courir dans le pré malgré la pluie qui cingle son visage, la boue dans laquelle elle patauge, les mottes inégales qui la font trébucher... tout lui paraît facile !

« Pourvu seulement que je sache ouvrir la porte ! »

Il fallait son regard attentif pour remarquer cette vieille carcasse qui se fond aujourd'hui dans le décor. Sans roues, elle repose sur des parpaings qui disparaissent dans les herbes.

Le lierre l'a envahie en grande partie.

Sur le toit, la rouille et la mousse arrondissent ses formes comme celles d'un vieux fortin. Les fenêtres ont été barricadées avec des planches de bois.

Le cœur battant, elle secoue la porte. Sans succès, mais la poignée a bougé...

« Elle n'est pas fermée à clef, elle est juste bloquée et déformée par la rouille.

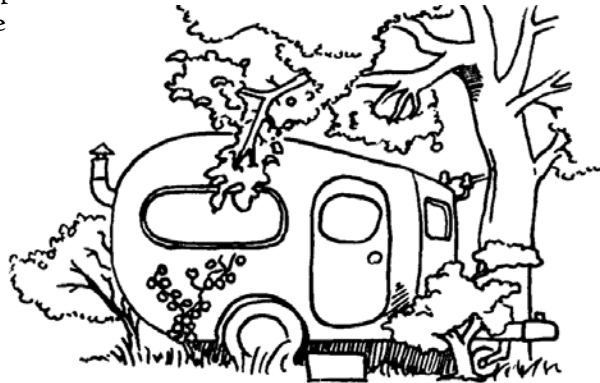
« J'y arriverai ! » murmure-t-elle, les dents serrées. Elle a besoin de toutes ses forces. Alors, très vite, elle ouvre son sac à terre, y dépose le bébé, le recouvre de sa cape. L'enfant, réveillé brusquement et indigné de ce traitement, hurle de colère. Mais sa mère n'en a cure :

« Il faut que cette porte s'ouvre ! »

Elle s'arc-boute, donne encore une grande poussée des deux mains et de l'épaule. Victoire ! Un coup d'œil rapide l'assure qu'elle peut entrer : elle attrape d'un seul geste le sac, le bébé et la cape, les dépose dans l'habacle, y grimpe à son tour et referme à fond la porte.

A genoux dans les gravas qui encombrent le sol, elle serre de joie l'enfant contre elle :

— Mihai, mon bébé !... Ne pleure pas, nous avons une maison !



2

Un cri dans la prairie

Clara expédie son repas sans un mot. Elle quitte la table aussitôt.

— Je vais promener Wolf.

Florence la regarde en hésitant :

— Tu veux emporter quelque chose ?

Clara glisse dans sa poche le sachet de biscuits qu'elle lui tend et y ajoute une boîte de coca.

— Merci... Wolf ?

L'animal est déjà là ! Il balaye joyeusement de sa queue en panache tout ce qui se trouve à sa hauteur !

La porte claque.

Wolf sur les talons, Clara traverse la route à la sortie du bourg et s'engage d'un pas léger dans le chemin qui longe les bois. Elle connaît par cœur cette balade qu'elle a faite tant de fois, petite, avec sa mère ! La vallée est superbe. Les crêtes montagneuses étincellent dans le soleil. Elle aime cet air vif parfumé des senteurs de sapins apportées par le vent...

Wolf court, grimpe, redescend, batifole dans les pâturages et revient plus vite encore. Il s'attarde à flairer on ne sait quel trou de mulot

et la rattrape en quelques bonds...

— Calme-toi un peu ! Ce soir, tu auras fait cent fois mon parcours !

Mais il est déjà reparti, grisé par l'odeur de la terre humide et des herbes sauvages.

Soudain Clara le voit de loin stopper sa course dans un herbage et rester à l'arrêt.

« Il va sûrement encore me rapporter un lapin ! »

— Wolf ? Allez viens, il ne t'a rien fait !

L'animal ne semble pas l'entendre. Figé dans une parfaite immobilité, la tête haute, les oreilles pointées, les longs poils soyeux de sa queue et de ses flancs frémissant au vent, il est superbe à regarder.

— Oui, t'es beau, mon chien, mais viens s'il te plaît maintenant !

Il l'ignore royalement et se met à avancer avec précaution, doucement, une patte à la fois, en abaissant sa haute taille comme s'il voulait ramper.

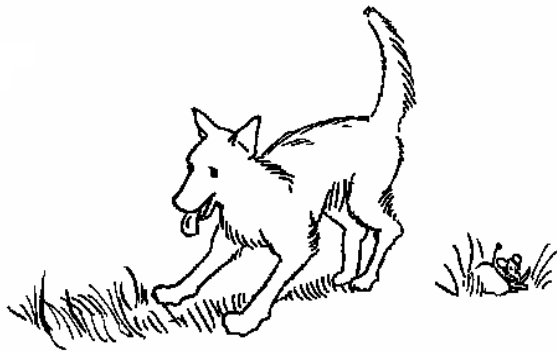
« Mais où a-t-il appris pareilles ruses de Sioux, s'amuse Clara, et qu'est-ce qu'il a encore pu dénicher ? »

Elle aperçoit alors au fond de l'herbage quelque chose qui ressemble à une vieille roulotte. C'est sans aucun doute vers elle que Wolf se dirige très prudemment.

« Et zut ! Il va falloir que j'aille le chercher », pense-t-elle en l'observant de loin.

Wolf est arrivé près de l'épave qu'il flaire de tous côtés. Il garde les oreilles dressées, signe certain de sa vigilance en éveil, à l'écoute de la moindre alerte.

« De quoi a-t-il peur ? Il ne peut y avoir personne dans ce vieux tas de ferraille ! »



Maintenant il se faufile contre la haie, de l'autre côté de la caravane, et disparaît...

L'impatience gagne Clara !

— Wolf ?... Wolf, je m'en vais !

Rien !... Résignée, elle se glisse sous la clôture. Mais Wolf réapparaît enfin. Il accourt vers elle. A mi-chemin, pourtant, il s'arrête, lance deux aboiements brefs en sa direction, puis, aussitôt, fait demi-tour, et repart vers sa découverte. Il s'arrête à nouveau, se retourne, lui jette encore un appel et fait mine de l'attendre. Elle connaît parfaitement ce manège, dont le message est clair. Tout ça veut dire :

— Clara, viens vite, je veux te montrer quelque chose !

— J'arrive ! crie-t-elle, intriguée.

Elle court dans le pré en zigzagant pour éviter les mottes de terre et approche de la roulotte : délabrée, barricadée, déserte... elle paraît abandonnée depuis des années !

Pourtant ?... Un cri !... Ou plutôt des pleurs ! Elle se fige, tend l'oreille : aucun doute, un enfant pleure dans cette carcasse isolée, à des kilomètres de toute âme vivante !!

Clara ne prend pas le temps de se demander ce qu'il peut faire là : elle court vers la porte. En vain... impossible de l'ouvrir ! Alors, derrière Wolf qui lui montre la voie, elle se faufile contre la haie.

A l'abri des regards, un peu de linge sèche, soigneusement étendu sur un fil. Une fenêtre est ouverte : les cris viennent de là... La porte arrière s'ouvre sans difficulté. Clara se précipite dans l'habitacle et reste stupéfaite : on se croirait dans une cabane de trappeur !

Le bébé est là, enveloppé dans un châle, niché dans un berceau improvisé fait de roseaux et de paille entassée sous un vieux pull-over. Les poings serrés, rouge de colère, il hurle !...

Attendue, Clara s'empresse de le prendre dans ses bras. Il se calme aussitôt, et la regarde de ses grands yeux bleus étonnés.

— Ce que tu es mignon !

murmure-t-elle en caressant ses boucles blondes, mais pourquoi es-tu là tout seul ?

Il est clair pourtant que ce bébé n'est pas abandonné : quelqu'un vit ici avec lui et, malgré le dénuement évident, s'est efforcé de transformer cette épave oubliée en logis.

Les trous de la carrosserie ont été bouchés avec de la glaise et des épines de pin. Un vieux rideau cache en partie les parois rouillées.

Un grand coffre, reste de l'installation passée, est rempli de paille fraîche : ce doit être son lit, une grande cape brune est pliée dessus. L'évier a été soigneusement nettoyé. Quatre pommes y sont alignées, avec un pot de lait. Sur une vieille étagère, quelques vêtements : sans aucun doute ceux d'une jeune femme...

— Sûrement sa mère, suppose Clara, le cœur serré par le malheur qu'elle pressent.



Pourquoi cette solitude ? Et pourquoi n'est-elle pas là ? Il est évident qu'il a faim. Qu'a-t-il pu se passer ? Entre ses bras, le bébé s'agite à nouveau. Il va se remettre à crier. Impossible de le recoucher et de le laisser là ! Clara resserre le châle autour de l'enfant et l'emporte, décidée à partir à la recherche de sa mère.

— Wolf ?

Wolf, allongé en travers de la porte, surveillait les alentours. Il bondit à son appel. Elle lui fait renifler la cape :

— Cherche, mon chien, elle s'est peut-être perdue ?

L'intelligent animal est déjà en chasse. Il flaire avec attention les abords du cabanon et se met à trotter, le nez au sol, le long du chemin. Elle le suit à quelques pas, en silence. Il ne faut pas le distraire de sa recherche. Son attitude assurée prouve qu'il a trouvé la piste...

Elle sourit un instant au bébé qui, ravi de la promenade, semble avoir oublié son chagrin. Mais elle doit accélérer l'allure. Wolf renifle caillou après caillou et avance de plus en plus rapidement !

Soudain, il se retourne vers elle : un aboiement bref, les oreilles pointées. Clara frémit : il lui fait savoir qu'il perçoit un danger. Où ? Pour qui ?

Il ne l'attend pas et reprend sa course, la truffe à ras de terre, sans aucune hésitation. Ils s'engagent dans un chemin montant, encadré de roches grises. Arrivé en haut, Wolf reste à l'arrêt, humant l'air cette fois. Le regard qu'il lève vers elle quand elle le rejoint est indéchiffrable.

« Que sait-il ? Qu'a-t-il capté ?... Il n'est pas inquiet pour rien ! »

Le chien tourne un moment sur place, puis se lance dans un petit sentier qui descend entre les taillis. Clara ne le voit plus... Avec précaution elle prend le même chemin.

Le chant joyeux d'une cascade rompt soudain le silence. Elle la découvre au détour du sentier, jaillissant d'un creux entre deux rochers, dans un grand remous d'écume blanche.

Mais elle pousse un cri...

Au pied de la chute d'eau, à quelques mètres en contrebas du chemin, une jeune femme gît sur le sol. Elle paraît inanimée. Wolf, doucement, lui lèche le visage.

3.
S.O.S.

Aussi prudemment que possible, Clara dévale le sentier. L'accident est facile à imaginer : la jeune femme est venue jusqu'ici chercher de l'eau à la cascade, pendant que le nourrisson dormait. Elle a dû glisser sur la mousse d'un rocher...

« Pourvu que ce ne soit pas trop grave ! »

Sous les caresses de Wolf, la blessée revient à elle. Elle essaie de se soulever en voyant Clara, son bébé dans les bras... Clara s'agenouille près d'elle, étonnée de la trouver si jeune.

— C'est le tien, n'est-ce pas ? Tu es blessée, tu as mal ?

La jeune femme lui fait signe qu'elle ne parle pas français.

— Mihai, murmure-t-elle en essayant de prendre le bébé dans ses bras.

Avec un gémissement elle renonce et le laisse à Clara qu'elle regarde avec angoisse.

— Rien dire ? balbutie-t-elle.

Les larmes coulent sur son visage. Clara retient à grand peine les siennes :

— Ça va aller maintenant, on va t'aider, je te le promets, on va t'aider.

— Rien dire... répète la jeune femme avec anxiété.

— Ne t'inquiète pas. Rien dire... affirme Clara avec un hochement de tête rassurant.

Elle pose doucement le bébé dans l'herbe :

— Wolf ? Veille sur lui, s'il te plaît.

Le chien s'assied aussitôt à côté du nourrisson qui semble ravi de ce jouet imprévu ! Clara essaie d'aider la jeune femme à se redresser : elle glisse son bras sous ses épaules, s'efforce de la soulever... un nouveau gémissement l'arrête.

« Elle s'est certainement cassé quelque chose, sans doute l'épaule, elle ne peut pas non plus s'appuyer sur sa jambe » s'inquiète Clara.

Avec de grandes précautions, Anya parvient à s'asseoir, puis à se glisser pour s'adosser à la roche. Elle grelotte. Clara l'enveloppe dans son anorak, lui fait boire un peu de coca.

« Il faut vite trouver de l'aide, pense Clara. Mais je ne peux pas les laisser seuls ici et je n'ai pas mon portable ! ».

Elle arrache vite une feuille au carnet qu'elle a, par chance, dans sa poche et griffonne un message. Elle le glisse dans le collier de Wolf et lui dit, en le regardant dans les yeux et en articulant clairement :

— Marine, Fabien, Ludo, ou Aurélien. Personne d'autre. Compris ? Va porter !

Wolf, d'un coup de tête, dégage son collier de sa main et démarre en flèche. En quelques bonds il est en haut du sentier et disparaît de l'autre côté.

Dans l'herbe, le bébé recommence à pleurer. Anya fait signe à Clara :

— Mihai, boire...

Clara lui apporte l'enfant. Aussitôt rassasié, il s'endort... Clara le reprend et s'assied à côté de la blessée, trop éprouvée pour qu'elles essayent de se parler davantage... Epaule contre épaule, appuyées contre la pierre, elles attendent, suivant machinalement des yeux le ballet mouvementé des hirondelles qui tournent autour de la cascade.

Une cavalcade les fait sursauter : Wolf dévale le sentier à toute allure !... Presque aussitôt le suivent Ludo, Fabien et Marine. Clara pousse un soupir de soulagement :

— Amis, dit-elle avec un sourire à Anya. Ce sont mes amis.

— Qu'est-ce qui se passe ?... crie Marine tandis qu'ils accourent vers elles.

Ils découvrent Anya et son bébé avec stupeur. Clara leur explique rapidement :

— Elle ne parle pas le français... Je me promenais avec Wolf, il a trouvé son bébé tout seul dans une vieille roulotte pourrie ! Et après, elle, on l'a trouvée ici : Elle avait dû tomber en venant chercher de l'eau. Elle était presque évanouie... Elle a l'air d'avoir très mal à l'épaule et à la cheville.

Elle ajoute en chuchotant :

— Elle a l'air paniquée. La seule chose qu'elle a su me dire c'est : « rien dire » !... Je crois qu'elle vit là en cachette avec son bébé et qu'elle est morte de trouille qu'on le sache !

Ils se regardent en hésitant.

— Il faut quand même l'emmener en vitesse chez le toubib, tranche Ludo. On lui dira, il comprendra...

Il n'y a pas d'autre solution. Il faut mettre Anya en confiance. Elle comprend « docteur » et finalement fait signe qu'elle est d'accord.

Fabien et Ludo forment un siège de leurs quatre mains serrées sur leurs poignets, l'abaissent près de la jeune femme. L'épaule douloureuse immobilisée tant bien que mal dans l'anorak, Anya s'accroche de l'autre bras au cou de Ludo.

— On relève doucement, dit Fabien...



La jeune femme ne semble pas trop souffrir tant que ses porteurs arrivent à ne pas lui occasionner de secousses. Mais, dans cet équipage, le chemin va être long jusque chez le docteur ! Ils avancent avec précaution, Marine prêtant une main solide pour rattraper quelques embarquées périlleuses ! Clara suit à distance, prudente : contre son épaule, Mihai dort d'un sommeil angélique.

Mais Fabien commence à faiblir.

— Il faut qu'on s'arrête, je ne sens plus mes mains !

Elles aident Anya à se mettre debout un moment.

Les deux garçons secouent leurs mains et se frottent les poignets pour activer le sang.

— Ouf ! Ça fait du bien...

Marine pointe du doigt successivement chacun d'eux en regardant Anya :

— Ludo, Fabien, Clara, et moi, Marine...

Elle fait le même geste vers la jeune femme :

— Et toi ?

— Anya... Mihai, répond-elle en posant la main sur son bébé.

— Mihai ! Ce que c'est joli !

La glace est rompue. Anya semble se détendre, et essaie de dire quelques mots en français.

Ils comprennent qu'elle arrive de Bulgarie... Mais son visage est creusé de fatigue.

— Allons-y vite, dit Ludo, c'est urgent.

4.

La longue histoire d'Anyà

— Elle ne pourra pas rester seule dans l'état où elle est ! s'inquiète Clara.

Elle s'est assise sur une souche, serrant toujours l'enfant contre elle, en attendant le retour d'Anyà que les garçons ont conduite chez le médecin. Marine hoche la tête.

— J'ai réfléchi en marchant. Je suis sûre qu'elle ne voudra pas quitter son refuge. D'ailleurs, je ne vois pas où on pourrait lui trouver une meilleure cachette, du moins tant qu'il ne fait pas froid. Mais nous, pendant ces vacances, on pourrait peut-être aller camper près d'elle ?

— Ça, oui, ce serait génial !... Idéal pour l'aider ni vu ni connu !

— Et je pensais aussi : tu sais... Nadia ? Elle est en seconde. Elle est sympa. Je crois qu'elle parle pas mal le Bulgare, sa mère est de là-bas. Elle accepterait sûrement de venir nous aider !

— Excellente idée ! Appelle-la vite !

Une demi-heure plus tard, Nadia pose son scooter contre un arbre. Elle écarquille les yeux en découvrant Mihai dans les bras de Clara.

— Mais, tu ne m'avais pas parlé d'un bébé ? Ce qu'il est mignon !

Elle écoute avec gravité les explications des deux amies. Malgré son visage potelé et sa taille plutôt petite pour ses quinze ans, son air réfléchi et sa maturité rassurent les plus jeunes, soulagées de partager la responsabilité qui leur incombe tout à coup !

— Je comprends. Je vais lui parler, dit-elle simplement.

Justement, les voilà qui reviennent. Marine se précipite à leur rencontre.

— Elle avait l'épaule démise. Le docteur lui a replacée. Elle a aussi une entorse à la cheville, il l'a soignée, elle en a pour quinze jours !... Il n'a pas demandé pourquoi elle était avec nous.

— Tant mieux. Mais elle ne peut pas s'en sortir toute seule ! Alors nous nous disions...

Elle leur explique son projet, tout de suite accepté :

— Super idée !

Anyà sursaute et paraît vraiment très heureuse quand Nadia lui dit bonjour dans sa langue.

Elles s'asseyent côte à côte tandis que la jeune femme s'empresse de prendre Mihai pour le nourrir.

Pendant ce temps-là, les autres se concertent : il faut faire vite pour avoir tout organisé avant la nuit ! Finalement Ludo déclare :

— Je crois que tout est ok. Retour ici à six heures au plus tard, sans rien oublier !



Trois heures plus tard...

Anya semble ne plus pouvoir s'arrêter de parler. De sa voix douce aux accents parfois gutturaux, elle dévide peu à peu son histoire. Elle s'adresse à Nadia bien sûr, mais les quatre l'écoutent aussi en silence, sans la comprendre, mais touchés par l'émotion qu'ils perçoivent dans ce flux de paroles !...

La flamme dansante du feu de bois éclaire leurs visages attentifs, heureux d'être ensemble, sous les étoiles, dans le calme de la vallée endormie...

Le temps est doux en ce début d'automne mais les soirées sont fraîches et, assis en rond autour de la flambée, ils se sont enveloppés dans leurs couvertures pour partager le repas qu'ils ont apporté.

— Ce que c'est cool de se retrouver là !... s'était exclamée Marine. Ce soir c'est raviolis, il fallait que ça aille vite, mais demain on fera des brochettes !...



Il leur avait suffi de quelques allées et venues pour organiser le camp, un peu à distance de la caravane : inutile d'attirer l'attention !... Maintenant Mihai y est recouché et Wolf monte la garde devant sa porte. Clara a installé un talkie-walkie à côté de lui et attaché l'autre à la ceinture de sa mère pour qu'elle l'entende s'il se réveillait.

La nuit leur appartient...

Anya poursuit son récit. Son regard limpide fait de temps en temps le tour du petit groupe, comme pour s'assurer qu'au delà des mots ses nouveaux amis la soutiennent...

Quand elle s'arrête enfin, ils restent un moment sans rien dire. Dans le silence, on entend crépiter les branches de sapin qui se brisent dans les flammes en les illuminant d'une multitude d'étincelles.

Nadia, enfin, prend le relais en hésitant... elle se lance à son tour dans un long monologue.

— Bon, je traduis : on peut dire que jusqu'à présent, elle n'a pas eu la vie facile, la pauvre Anya ! Elle arrive de Bulgarie. Elle est venue en France avec Lucian, le père de son bébé...

La vie était très dure, là-bas. Ils travaillaient tous les deux dans des fermes. Ils n'avaient plus ni l'un ni l'autre de famille. Mais Lucian rêvait de retrouver son père, un Français, qu'il n'a jamais vu : il connaît seulement son nom et leur histoire d'après de vieilles lettres qu'il avait trouvées.

Alors, un jour, avec Anya, ils ont décidé de tenter leur chance, de venir le rechercher en France et de s'y marier. Dans leur village, on leur a parlé de quelqu'un qui aidait ceux qui voulaient aller en France. Il pouvait leur fournir une situation régulière dès leur arrivée !...

Ils ont fait confiance, payé le prix demandé : c'étaient toutes leurs économies. Ils ont aussi remis leurs passeports : pour les visas, avait dit le passeur...

Tout heureux, ils ont pris le train avec lui... Très vite, il les a laissés à d'autres passeurs : ils leur ont fait prendre plusieurs cars et marcher longtemps dans la montagne, leurs valises à la main, avec d'autres émigrants qui avaient le même espoir qu'eux.

Ils étaient inquiets : ce n'était pas ce qui était convenu. Mais les hommes étaient durs. Ils ne voulaient pas répondre à leurs questions.

Enfin, ils ont été entassés dans un camion bâché... C'est comme cela qu'ils sont arrivés en France. A Corseilles. Le bus est entré la nuit dans un garage et aussitôt descendu au sous-sol. Deux hommes et une femme les attendaient. L'un a dit qu'il était le patron : monsieur Aron. C'est de lui qu'elle a si peur aujourd'hui !

Là, ils ont vraiment compris qu'on leur avait menti : ils devaient rester enfermés dans ce sous-sol, et travailler pour lui, sous prétexte de lui rembourser leur voyage, qu'ils avaient déjà payé au départ !



Il a déclaré qu'il gardait leurs passeports et que ce n'était pas la peine qu'ils essayent de se sauver avant d'avoir payé leurs dettes : il les rattraperait toujours !

Ils ont dû se résigner à vivre comme ça : Anya cousait tout le temps sur une machine. Lucian partait le matin, avec d'autres, pour travailler sur des chantiers.

Quand Anya a su qu'elle attendait un bébé, elle l'a caché : Aron avait dit qu'il n'y avait pas de place pour des enfants et que s'il en arrivait, il les porterait à l'assistance publique.

Lucian cherchait un moyen de s'enfuir avec elle, quand le plus grand malheur est arrivé : un soir, il n'est pas revenu du chantier ! Les autres hommes ont raconté qu'il avait eu un accident : sans doute une jambe cassée. Un complice de monsieur Aron l'avait emmené en voiture, ils ne savaient pas où. Anya a attendu mais Lucian ne revenait jamais...

Et puis, Mihai est arrivé. Les femmes ont aidé Anya et ont essayé de dissimuler le bébé, mais c'était impossible... Alors, elles ont réussi à parler avec un employé du garage qui lui a donné un peu d'argent, et l'a aidée à s'enfuir pour se cacher chez des amis bulgares.

Mais Aron a des indicateurs partout : un jour, quelqu'un est venu en courant dire à Anya qu'il arrivait avec ses acolytes pour la reprendre !!...

Elle s'est sauvée très vite avec Mihai par la maison voisine. Elle ne pouvait plus rester à Corseilles : comme il l'avait dit, il la retrouverait toujours ! Alors, elle a couru à la gare et elle a sauté dans le premier train qui partait... Elle est descendue ici, au hasard, quand elle s'est sentie assez loin.

Elle se trouve bien dans sa caravane. Elle connaît la campagne depuis son enfance : elle se nourrit en cueillant des épis de maïs et des pommes, et en trayant des chèvres. Parfois aussi, elle va chercher des restes à la fin du marché. Mais elle a toujours peur...

Elle téléphone de temps en temps, le soir, de la cabine, à ses amis bulgares. Mais jusqu'à

présent, ils n'ont rien pu savoir de Lucian ! Alors, elle veut rester cachée là jusqu'à ce que Lucian les retrouve. Sans que personne ne le sache. Pour que cet homme ne puisse plus suivre sa trace, et aussi parce qu'elle n'a même plus de passeport !...

Et à son tour, Nadia se tait.

Le silence règne à nouveau parmi la petite assemblée, pénétrée d'une inhabituelle gravité. Ludo se lève pour jeter un dernier fagot sur le feu. Son regard cherche celui de Marine. Ils n'ont pas besoin de se parler pour savoir qu'ils ressentent la même chose :

— Pauvre Anya ! Bien sûr, il faut l'aider, mais que faire ?

Clara rompt enfin le silence :

— Je ne sais pas encore comment, mais de toutes façons, c'est sûr, on va les tirer de là !

— On va essayer, murmure Fabien, songeur. Il faut réfléchir beaucoup, ne rien précipiter.

Demain on aura les idées plus claires...

— Oui, il est tard, dit Nadia. Anya doit être épuisée. Allons la reconduire...

Tous ensemble, ils vont jusqu'à la caravane et aident Anya à s'y réinstaller de son mieux.

— Je te laisse mon portable, lui dit Nadia. Tu nous appelles si tu as besoin d'aide. Tu veux que Wolf reste là ?

— Non merci, ça va aller, j'ai l'habitude. Je suis heureuse que vous soyez tout près.

Le retour vers le campement est joyeux. Ils ne sont pas mécontents de se détendre et la nuit est si belle !... Ils se lancent dans une cavalcade débridée, à la lumière des torches qui dansent dans toutes les directions. Les cailloux du chemin roulent sous leurs pieds, provoquant des dérapages qu'ils rattrapent de justesse avec des éclats de rire...

— Personne n'a peur des chouettes ? demande Marine quand ils s'installent pour la nuit.

— Si, Wolf ! s'esclaffe Clara, et au moindre cri, il pourrait bien ameuter tous les environs. J'aime autant vous prévenir !

A peine leur tente refermée, Fabien fait signe à Ludo de s'asseoir près de lui.

— Il faut qu'on parle, dit-il tout bas. Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— Je croyais que tu voulais attendre demain pour discuter ? chuchote Ludo, moqueur. Toi, tu as une idée en tête !

— Oui, mais j'aime mieux la garder pour nous pour le moment !... Je crois qu'il y a deux choses urgentes pour aider Anya : trouver ses papiers et trouver le père de Lucian.



— Trois choses urgentes, corrige Ludo, il faut aussi trouver Lucian. Et, ce qui m'inquiète, c'est qu'il faudra bien demander de l'aide à quelqu'un ?

— Peut-être, mais avant tout il leur faut leurs passeports... on ne sortira pas de là ! Alors... on n'a plus qu'à aller les chercher !

— On n'a plus qu'à aller les chercher ? répète Ludo, avec effarement. Ben voyons !... Bonjour monsieur Aron, Anya nous envoie vous réclamer les passeports que vous leur avez volés ?

— Ne fais pas l'idiot ! rit tout bas Fabien. Demain, avec Nadia, on posera toutes les questions qu'il faut à Anya, pour qu'elle nous raconte tout : le garage, les gens, les habitudes... Il les a sûrement cachés quelque part, ces passeports. On trouvera bien un truc pour les dénicher !

— Ok, on trouvera bien un truc ! admet Ludo, un peu sceptique, mais impressionné quand même par la détermination de son copain... Bon ! Allez, ce coup-ci on dort ! Si je t'ai bien compris, on a intérêt à être en forme demain ?

— Ça, oui ! appuie Fabien en se roulant dans son duvet. Euh... tu avais bien éteint le feu ?

— Evidemment, j'ai éteint le feu ! grogne Ludo.

5.
Dans la douceur de l'aube

Marine se glisse doucement hors de la tente qu'elle referme sans bruit. Ce qu'elle préfère dans le camping, c'est le moment du réveil en pleine nature et elle ne veut rien en perdre !

En quelques enjambées silencieuses, sa couverture sur les épaules, elle s'éloigne du camp et grimpe pour s'y asseoir sur un piton rocheux. La fraîcheur de la brise lui picote le visage. Elle resserre son plaid autour d'elle et respire à pleins poumons l'air cristallin du matin.

Le jour se lève. La vallée se libère peu à peu de son manteau de brume et le lac se dévoile par petites touches, sous un ciel limpide, prémices d'une magnifique journée : les premiers rayons du soleil rosissent déjà les sommets qui encadrent les vallons étendus à perte de vue...

Elle ne se lasse pas de ce spectacle, tout en s'amusant à suivre des yeux la débandade des petits lapins que son arrivée a fait fuir, surpris de sa présence dans ce coin si sauvage.

Immobile, elle tourne à peine la tête et sourit en sentant soudain la présence de Ludo à côté d'elle. Il glisse un bras autour de ses épaules et s'assied près d'elle.

— Tu n'as pas froid ?

Marine l'entoure avec un pan de couverture.

— Non, pas avec ça. C'est beau, hein ?

— Drôlement beau ! acquiesce-t-il, saisi comme elle par la splendeur du paysage.

Ils restent un moment à l'admirer en silence, tandis que les derniers lambeaux de brume qui se désagrègent flottent avec légèreté jusqu'à eux.

— Ce qu'on est bien, murmure-t-elle, c'est le paradis...

Il la regarde en riant.

— Rien que ça ?

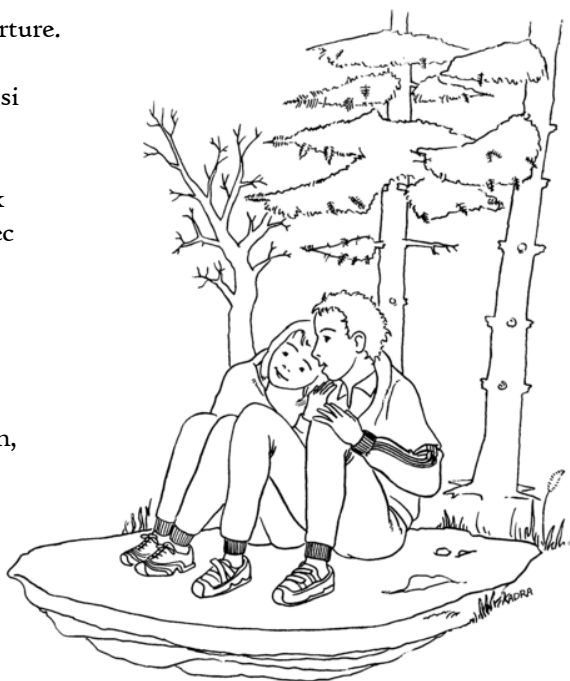
Malgré le ton moqueur, il resterait bien, lui aussi, un peu plus longtemps. Mais il doit poursuivre :

— Seulement, j'ai peur qu'il faille redescendre sur terre assez vite ! Fabien est déjà sur le pied de guerre. Il veut discuter tout de suite de ce qu'on peut faire pour Anya.

Une furieuse envie d'envoyer Fabien au diable s'empare de Marine ! Mais elle la réfrène prudemment.

— Alors, allons-y, soupire-t-elle.

Il lui tend la main pour descendre du rocher et dévaler la pente. Au détour du chemin, le lac leur apparaît maintenant tout entier, d'un bleu d'azur, scintillant sous le soleil.



6.

A deux pas de l'enfer !

Dans le train qui les emmène à Corseilles, Fabien et Ludo échafaudent leur plan de bataille. Crayon en main, ils relisent avec application les notes prises ce matin et feuilletent le guide de la ville dont ils se sont munis.

— Le vieil immeuble est rue du Temple, ici, pointe Ludo sur la carte. Et la rue des grands fossés, celle du garage, là, tout près de la gare. On y sera en cinq minutes.

Les décisions avaient été très vite prises tous ensemble au réveil : les garçons n'avaient eu aucun mal à convaincre les autres de la nécessité d'une expédition à Corseilles, pour tenter d'obtenir des nouvelles de Lucian.

— On ne parle pas des passeports, avait chuchoté Fabien à l'oreille de Ludo.

Ils s'étaient partagé les tâches : eux iraient à Corseilles. Marine s'occuperait d'Anya. Nadia était repartie mais avait promis de revenir rapidement. Clara, elle, avait décidé d'aller passer deux jours à Paris chez sa mère :

— Elle acceptera sûrement de m'aider pour essayer de retrouver le père de Lucian. S'il habite toujours Paris, ça ne devrait pas être trop difficile.

Dans leur enthousiasme, tout était simple ! Mais là, les deux garçons sont confrontés à la réalité : le train entre en gare de Corseilles, il va falloir se débrouiller sur le terrain...

— Bon, maintenant on ne rigole plus ! dit Fabien.

Ils grimpent l'escalier qui débouche, face à la gare, sur une grande esplanade plantée de marronniers. Corseilles est une très jolie ville. Ses vieilles ruelles fleuries voisinent harmonieusement avec l'architecture moderne du centre ville, très animé... Ils la traversent au pas de course et arrivent bientôt rue des grands fossés.

— C'est là !

Le garage, avec sa longue façade grise aux vitres poussiéreuses, occupe la moitié de la rue. L'entrée est grande ouverte sur un vaste hall aux murs noircis par les gaz d'échappement.

Les deux garçons s'approchent en bavardant et s'adosent tranquillement dans l'embrasure en faisant mine de consulter leur guide. Précaution inutile !... A l'intérieur, le calme est total : beaucoup de voitures et seulement un mécano penché sur un moteur.

— Tu crois que c'est le Bruno dont Anya nous a parlé ? chuchote Ludo.

— Peut-être, il faudrait voir sa tête...

— Il finira bien par la sortir de ce capot !

Mais Fabien, mû par une impulsion subite, pénètre d'un pas décidé dans l'atelier.

— On cherche monsieur Aron, c'est ici ? clame-t-il, à la grande stupeur de Ludo.

Le mécanicien émerge de la voiture. Il vient vers eux en s'essuyant les mains et les examine sans se presser.

— Je ne sais pas, hésite-t-il. Je suis nouveau ici.

Tous les portraits décrits par Anya défilent dans leurs têtes : non, ce très jeune homme ne correspond à aucun d'eux. Mais le regard qu'il a, malgré lui, jeté vers la porte du fond ne leur a pas échappé.

— Et Bruno ? poursuit Fabien.

— Bruno, oui, c'est mon chef d'équipe, il va...

Une voix rogue l'interrompt :

— Et vous lui voulez quoi à monsieur Aron ?

Ludo et Fabien se retournent d'un bond. Deux hommes sont là, arrivés sans bruit derrière eux. La mine patibulaire, les mains dans les poches, ils les regardent sombrement. La menace de leur ton est évidente.



Ludo fait face, en s'efforçant de se montrer très à l'aise :

— Nous cherchons du travail, le soir après les cours et pour les vacances. L'épicier nous a conseillé de venir ici et de demander monsieur Aron ou Bruno.

— Vous me semblez un peu jeunes pour chercher du travail ! ricane le plus âgé, en les examinant d'un air soupçonneux. On n'a besoin de personne... allez, déguerpez !

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? fulmine Ludo, une fois dehors. On venait juste pour faire du repérage, et tout à coup, tu fonces ! Franchement, c'est malin ! Tu l'as reconnu le gros type hargneux qui se fichait de nous ?... C'est Aron, bien sûr ! Maintenant qu'il nous connaît...

— Eh ! Calme-toi ! J'ai suivi mon inspiration, elle n'était pas si mauvaise ! rétorque Fabien, vexé. Tu as vu le mécano, comme il a regardé la porte du fond ? C'est sûrement par là que ça se passe !...

L'expression de Ludo en dit long sur ce qu'il pense ! Mais, ils ont besoin de tout leur calme :

— Bon ! On ne va pas se mettre à s'engueuler, maugrée-t-il, mettons que je n'ai rien dit.

— Alors tout va bien !... rit Fabien en le frappant d'un poing amical. Et maintenant ?

Ils sont parvenus à l'angle de la ruelle qui donne accès à l'arrière du garage. Un coup d'œil circulaire les assure qu'il n'y a pas de témoin.

— On court jusqu'au bout. Au ras du mur. dit Ludo. On se retrouve derrière. Ok ?

— Oui. J'y vais le premier. Sur la terre, ça fera moins de bruit que sur les pavés.

Le regard qu'ils échangent exprime autant leur excitation que leur farouche volonté de se montrer à la hauteur des circonstances...

Fabien se lance dans l'étroit passage, en un sprint parfaitement silencieux. Ludo le voit se baisser sans ralentir sa course sous l'unique fenêtre grillagée qui s'ouvre dans le grand mur. Il fonce à son tour sur ses traces.

Quelques minutes leur sont nécessaires pour longer le bâtiment...

Ils arrivent au bout sans encombre. Fabien se colle le dos au mur pour jeter un coup d'œil dans la cour intérieure décrite par Anya, tandis que Ludo haletant vient s'aplatir à ses côtés.

— C'est bon !

D'un même geste, ils tournent l'angle et se détendent avec un soupir de soulagement. La cour est déserte. C'est un terrain étroit, dégarni, resserré entre les façades aveugles de deux hangars et fermé au fond par une palissade hérissée de barbelés.

— Une vraie cour de prison ! chuchote Ludo. Quand je pense qu'ils n'ont que cet endroit pour prendre l'air depuis des mois !

Ils examinent les lieux qui collent parfaitement à la description qu'Anya en a faite : la porte de fer rouillée, les deux séries de fenêtres, étroites et allongées. La plus haute, à un bon mètre au-dessus de leurs têtes, correspond aux bureaux. Au ras du sol, s'ouvrent les soupiraux garnis de barreaux des dortoirs et de l'atelier.

Fabien se penche, un doigt sur les lèvres : le premier soupirail est légèrement entrebâillé ; seul le cliquetis des machines à coudre leur parvient, sans autre signe de présence humaine.

Si !... Soudain une voix rogue, qu'il reconnaisse aussitôt, jaillit de ces profondeurs : Aron !... Ils ne comprennent pas ce qu'il dit, mais à son ton agressif, il est clair qu'il est encore en train d'admonester ses prisonniers !

— Attends, sale type, émet Ludo entre ses dents. Bientôt tu auras une vraie raison de râler !



Fabien se retourne avec un rire silencieux, la main levée pour recommander la prudence : le soupirail de l'atelier est ouvert aussi. Ils restent accroupis à côté un long moment, l'oreille tendue.

On n'entend plus le geôlier...

Ludo d'un geste, désigne une fenêtre du haut.

Fabien fait un signe d'assentiment, il prend appui sur la courte échelle que son copain lui fait de ses mains nouées et se hisse pour jeter un coup d'œil.

Il se baisse aussitôt et saute à terre sans bruit :

— Aron est assis là. C'est sûrement son bureau.

Ils échangent un sourire satisfait. C'est déjà ça !

— Tu crois que quelqu'un surveille l'atelier ?

— Attends, murmure Fabien, prépare-toi à filer si je me fais repérer !

Il s'avance pour regarder par le soupirail. La vitre est trop sale mais, dans l'interstice entrebâillé, il peut apercevoir une bonne partie de la pièce.

Enhardi par une totale absence de réaction, il pousse doucement le vantail de la main, agrandit l'ouverture et se retire aussitôt à l'abri du mur en levant un pouce triomphant.

— Ça marche ! souffle-t-il.

Absorbés par leur travail, la tête penchée sur leur ouvrage, les ouvriers n'ont rien remarqué.

— Tu crois que quelqu'un les surveille ?

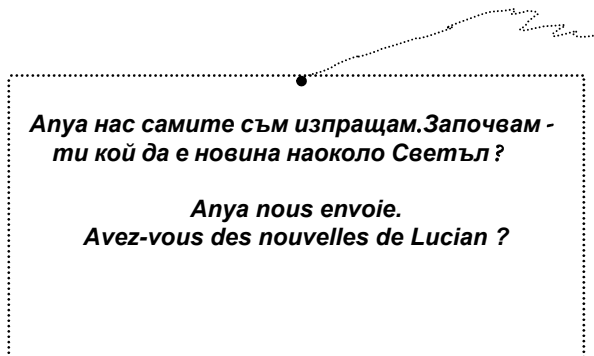
— Je n'ai vu que des gens qui travaillent sur les machines à coudre, mais...

Un instant silencieux, ils mesurent les risques. Mais, dès le début, ils ont misé sur l'audace !

— Allez, on y va !

— Ok.

Fabien sort avec précaution de son sac à dos le précieux objet préparé ce matin avec Nadia et Anya : une pancarte en carton accrochée à une ficelle. Dessus, ils ont écrit quelques mots, d'abord en bulgare, puis en français :



— Aléa jacta est*, chuchote-t-il.

Malgré l'intensité du moment, un sourire rapide détend le visage de Ludo.

« Fabien et ses citations ! Il n'en loupera jamais une ! »

Fabien lance la pancarte dans l'ouverture, tout en attachant fébrilement la ficelle à l'un des barreaux. Puis, ils battent précipitamment en retraite et remontent la ruelle à toute allure, pour se retrouver avec soulagement dans la rue, parmi l'animation...

— On l'a fait ! exulte Fabien.

Ludo l'entraîne dans l'embrasement d'un porche. Quelqu'un va-t-il se lancer à leur poursuite ?

Un quart d'heure s'écoule. Le passage reste désert.

— Calme plat ! s'exclame Ludo, ravi. Aron n'a rien repéré ! On va chercher la réponse ?

— On y va. J'espère qu'il ne nous attend pas à côté !

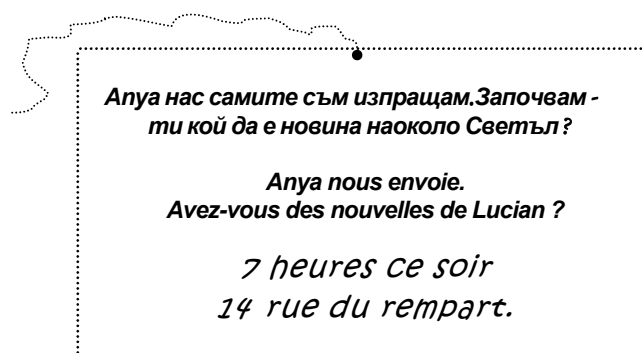
Nouvelle course silencieuse le long du mur. De la main, Ludo retient son copain :

— Fais gaffe !

Ils se penchent d'un même mouvement pour regarder de l'autre côté. Personne. Mais ils échangent un regard de triomphe : devant le soupirail, la pancarte est sur le sol !

— Reste là, je la récupère, souffle Ludo.

Il est presque aussitôt revenu. Leurs deux têtes se penchent avidement sur le carton. En dessous de leur message, deux lignes sont écrites en français :



— Bingo ! siffle Fabien entre ses dents, ce coup-ci, on a une piste.

* les jeux sont faits

Un mystérieux enfant blond

— Viens, l'entraîne Ludo, mal à l'aise dans cet endroit si peu hospitalier...

Quelques minutes plus tard, heureux de se retrouver sains et saufs à bonne distance, ils s'installent tranquillement à une terrasse de café.

— On n'a pas volé un coca, dit Fabien. Bon, tu penses quoi ?

— Je ne sais pas... j'espère que ce n'est pas un piège !... Aron veut à tout prix remettre la main sur Anya. Il aurait pu se dire que nous le conduirions jusqu'à elle ?

— Evidemment, si c'est lui qui a découvert la pancarte...

— On a beaucoup de temps avant sept heures. Allons déjà voir ce qui se passe à cette adresse, propose Ludo. Ça nous donnera peut-être une idée.

Fabien déplie le plan.

— Eh ! Je ne pensais pas que c'était si loin, il y a un bus ?





7.

Le rendez-vous

La rue du rempart est à l'autre bout de la ville. Une demi-heure plus tard, ils sautent du bus et s'y engagent en prenant l'air de touristes curieux de tout voir. Cela tombe bien, la petite rue, montante, est très pittoresque avec une vue superbe sur les montagnes.

Du côté droit, le très ancien et solide rempart de pierres, surmonté d'une rambarde de fer ouvragé, forme une corniche au-dessus de la ville basse. Il se confond tout en haut avec la falaise rocheuse qui ferme le passage et fait de la rue une impasse.

Les deux garçons font mine de s'y promener en admirant le paysage. Ils sont tout de suite en haut. Décontractés, ils s'asseyent sur le rebord de la corniche, comme pour profiter du soleil qui inonde la vallée...

Fabien pose les pieds sur le muret et s'adosse à la falaise.

— Ça valait la peine de venir ... c'est drôlement chouette !

De l'autre côté, la rue est bordée de petites maisons accolées, aux façades toute simples et soigneusement entretenues, avec des rideaux de dentelle aux fenêtres. Rien qui soit supposé abriter le moindre mystère !

— Tu as vu le 14 ? interroge Ludo.

— Oui, ça n'a pas vraiment l'air d'un repaire de bandits !

— Il n'y a qu'une porte et une fenêtre en bas et pas le moindre enclos ou hangar pour se cacher. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Il est sept heures moins dix. On ne devrait pas tarder à le savoir.

Courageux, ils ne veulent ni l'un ni l'autre exprimer ce qui soudain, leur saute aux yeux : dans cette impasse déserte, strictement bordée de toutes parts, il n'y aurait aucune issue, à moins de sauter dans le vide, si un danger se présentait en face d'eux !

Tout en bas de la rue, des pas se font entendre...

Fabien saisit le bras de Ludo. Sont-ils tombés dans un traquenard ? Le cœur battant, ils s'efforcent de garder un air indifférent, tout en guettant du coin de l'œil l'angle où une silhouette ne va pas tarder à apparaître.

Les pas sont maintenant tout proches...

Ils ne peuvent s'empêcher de sursauter et pouffent de rire en voyant arriver une dame âgée, un peu courbée, d'allure désuète avec sa longue robe et son petit chapeau. Elle marche à petits pas, appuyée sur un long parapluie.

— Si elle savait la peur qu'elle nous a faite ! s'esclaffe Fabien.

Mais, ô stupeur ! La vieille dame sort une clef de sa poche et se dirige vers le 14. Elle ouvre la porte, s'arrête sur le seuil, et semble tout d'un coup voir Ludo et Fabien qui, stupéfaits, ne la quittent pas des yeux...

Elle les regarde, regarde sa montre et tourne à nouveau les yeux vers eux avec insistance. Puis, tranquillement, elle entre dans la maison.

— C'est quoi, cette embrouille ! murmure Ludo.

— Elle n'a pas tout à fait fermé la porte, tu crois qu'elle nous attend ?

— Sûr, mais pourquoi tant de mystère ? Il n'y a pas un chat !

— Elle se méfie peut-être des voisins...

C'est vrai qu'il peut se cacher beaucoup de choses derrière ces fenêtres innocentes !

— Tant pis, on ne va pas reculer maintenant, dit Ludo.

Il saute sur ses pieds et s'étire ostensiblement. Reprenant l'allure de promeneurs, ils arrivent devant le 14. Ils franchissent vivement le seuil et se faufilent dans l'entrée dont Fabien referme tout doucement la porte.

Ils y restent aux aguets, prêts à ressortir aussi vite...

— Entrez, je vous en prie, dit d'une voix douce la vieille dame qui vient à leur rencontre. Venez par ici, je peux vous offrir un jus de fruit ?

Interloqués, ne sachant que penser, ils la suivent dans un petit salon aux meubles bien cirés, garnis de bibelots posés sur des napperons et, à son invite, s'asseyent sur des chauffeuses en tissu à fleurs.



Elle leur sourit paisiblement.

— Vous nous attendiez ? risque enfin Ludo.

— Mais oui, bien sûr ! Vous venez prendre des nouvelles de Lucian, n'est-ce pas ?

C'est stupéfiant et incompréhensible !

Après les péripéties qu'ils viennent de vivre et la tension que la menace de Aron et de ses complices a mise dans leurs esprits, se retrouver dans cette atmosphère tranquille, comme s'ils étaient en visite chez leur arrière grand-mère, les déroutent complètement !

En même temps, ils se décident et leurs questions se bousculent :

— Comment saviez-vous que...

— Vous connaissez Lucian ?

La vieille dame sourit toujours :

— Lucian?... Non, moi je ne le connais pas, c'est un ami de Bruno. Mais... buvez donc votre jus de fruit, il fait si chaud !

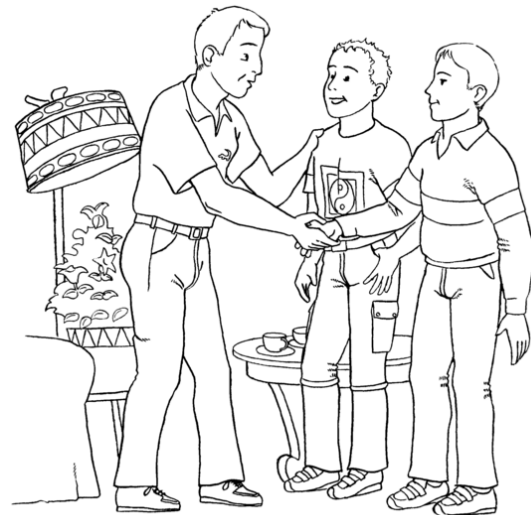
— Par contre vous connaissez Bruno... relance Ludo sans se décourager.

A petit pas, on finira sûrement par y voir clair ! Fabien évite de le regarder : il retient le fou-rire qui le gagne en gardant prudemment les yeux fixés sur leur délicate hôtesse.

— Bruno, c'est mon petit-fils, n'est-ce pas... il m'a téléphoné tout à l'heure.

— Votre petit-fils !

Enfin, une nouvelle plutôt rassurante !
— Et il vous a avertie que nous allions venir ? poursuit Ludo.
— Oui, il m'a demandé de vous accueillir à sept heures. Il sait que je rentre toujours à cette heure-là... voyez-vous, je...
Fabien ne contient plus son impatience !
— Il vous a parlé de Lucian ?
— Il m'a juste dit que vous alliez venir et qu'il vous donnerait des nouvelles de Lucian. Mais il ne peut pas être là avant sept heures et demie.
— Il va venir ici ? s'écrient-ils de concert.
— Mais oui... vous le saviez bien ?
— Oui, bien sûr, dit précipitamment Ludo.
Inutile de l'intriguer davantage. Elle semble déjà un peu étonnée :
— Il m'avait dit deux garçons mais je ne savais pas que vous seriez si jeunes !...
— Ça ne vous ennuie vraiment pas que nous l'attendions chez vous ? intervient Fabien.
— Oh, non, pas du tout ! Mais je dois aller m'occuper de mes animaux : j'ai un chat, des canaris, et des lapins dans un enclos. Vous voulez voir mon jardin ?
Ils admirent vraiment le minuscule mais ravissant jardin, plein de fleurs et léché comme un décor de maison de poupée ! Puis il la laisse et reviennent attendre seuls dans le salon.
— Quand on va raconter ça aux filles ! rit tout bas Ludo.
— C'est génial !... Vraiment le rendez-vous idéal. Qui s'étonnerait qu'il vienne rendre visite à sa grand-mère ?
— C'est chouette qu'il ait eu notre pancarte !
— Oui, mais, tu as entendu, il lui a dit « deux garçons ». Est-ce qu'il nous avait vus ?
Ludo frissonne malgré lui :
— Si c'est le cas, j'espère qu'il a été le seul !
Dans cette atmosphère sereine et feutrée, les émotions de l'après-midi s'étaient un moment estompées... L'arrivée de Bruno achève de les ramener à la réalité. C'est un homme d'une quarantaine d'années, à la figure ronde et joviale. Il leur serre la main en souriant, mais les examine d'un air préoccupé :
— Bon sang, mais vous êtes des gamins !
Est-ce que vous êtes conscients que le patron de ces pauvres gens et sa clique sont des bandits prêts à tout ? C'est très dangereux de s'attaquer à eux !
— Le propriétaire du garage pour lequel je travaille, poursuit-il en soupirant, est très content de leur louer le sous-sol un bon prix. Il nous a déclaré que nous n'avions rien à savoir ni à entendre là-dessus... et je ne peux pas me permettre de perdre ma place : j'ai une femme et des enfants !
Mais quand cette malheureuse gamine a dû se sauver pour garder son bébé, j'ai fait ce que j'ai pu... vous l'avez vue, comment va-t-elle ? Arrive-t-elle à s'en sortir ?
Les garçons lui racontent ce qu'ils savent.
— Elle attend désespérément de retrouver Lucian, conclut Ludo en le regardant.
— Oui, je sais bien que vous êtes venus pour ça ! Mais c'était bien risqué, vous savez, le



coup de la pancarte !... J'étais justement en bas, dans la réserve, quand une femme est venue me demander de l'aider pour vous répondre.

— Elle a pu vous dire quelque chose ? demande Ludo.

— Oui, Elle parle un peu le français. Elle m'a dit ce qu'ils savaient : des hommes sont allés travailler à la construction d'une villa qu'Aron fait bâtir. Lucian était là. Ils ont pu lui parler.

— Il est guéri ?

— Oui, il a été vite guéri de sa jambe, alors, il a essayé de s'échapper. Mais Aron l'a repris ! Et il le garde dans sa villa. Lucian y reste tout le temps, avec d'autres, pour la bâtir en entier. Ils y vivent et y dorment sans jamais en sortir. C'est une propriété fermée de grands murs. Il y a des hommes qui les surveillent en permanence, avec des chiens !

Ludo et Fabien échangent un coup d'œil qui n'échappe pas à Bruno.

— Vous êtes beaucoup trop jeunes pour vous mêler de ça, s'exclame-t-il, surtout n'en faites rien ! Dites à Anya qu'elle soit patiente...

— Patiente ! s'indigne Fabien, en espérant quoi ?...

— Cet esclavage ne peut pas durer toujours dans notre pays ! reprend l'homme calmement. Et puis, cette villa sera finie un jour : ça changera pour Lucian. Il aura peut-être une meilleure occasion de se sauver... Donnez-moi votre téléphone, je vous appellerai si j'apprends quelque chose. Mais ne revenez pas au garage surtout ! Aron m'avait parlé de votre passage : il est très soupçonneux !

Ludo lui écrit son numéro. Ils le remercient et vont saluer la vieille dame, puis font mine de partir, sans toutefois se dépêcher beaucoup... La main sur la porte, Fabien se retourne et demande d'un air détaché :

— Dites, vous savez dans quelle ville elle se trouve, cette villa ? Ça reconforterait Anya de savoir au moins où est Lucian !

— A Cantol, lâche-t-il à contre cœur.

— Cantol ! s'exclame Fabien, c'est sur le lac de Valbourg !

— Pas très loin de chez nous... murmure Ludo entre ses dents.

Bruno se mord les lèvres.

— Ne faites pas d'imprudences, les gamins, je vous en conjure ! Ces gens là sont armés et prêts à tout pour préserver leur sale trafic.

— Soyez tranquille, monsieur ! Merci beaucoup.

Face à face dans le bus, les deux garçons se taisent... Ils préfèrent attendre d'être dans le train, à l'abri des oreilles indiscretes :

— Je ne te demande pas si tu comptes aller à Cantol ?

— Ça doit pouvoir se trouver une maison en construction à Cantol, réfléchit Ludo... Que va-t-on dire au juste à Anya ?

— Ce qu'on sait de Lucian, c'est déjà quelque chose... Mais surtout pas qu'on pense y aller ! Ça ne mènera peut-être à rien du tout, elle serait trop déçue...

Au camp, Marine est seule. La nuit est tombée depuis longtemps. Elle est loin d'être craintive, mais, dans le silence nocturne, tout prend une résonnance un peu effrayante !... Le bruissement d'un arbre agité par le vent, le hululement d'une chouette, le craquement d'une branche morte, ou la chute sourde d'une pomme de pin, sont autant d'occasions de sursauter.

Heureusement, Wolf, le nez entre les pattes et l'œil aux aguets, pointe une oreille vigilante et ne la quitte pas du regard ; son air tranquille la rassure.

Agenouillée près du feu qu'elle a allumé tout à l'heure, elle le recharge de bois, en prenant bien soin de maintenir les braises à l'intérieur du cercle de pierres. Puis, en les piquant avec

une baguette, elle retourne une à une les pommes de terre qu'elle a mises à cuire sous la cendre. Elle soupire :

« Que-ont-ils si longtemps ?... »

Arrivant enfin au bord de la clairière, les garçons aperçoivent de loin sa fine silhouette et ses cheveux au vent qui se découpent dans la lumière du feu. Ludo se met à courir pour la rejoindre. Elle se retourne, soulagée.

— Ah ! Vous voilà enfin !

Il l'embrasse, étonné :

— Les autres ne sont pas là ?

— Clara est à Paris. Nadia reviendra demain. Je suis allée porter quelques trucs à Anya ; je ne sais pas comment elle fait pour vivre comme ça toute seule, dit-elle en frissonnant.

Il repousse les mèches qui lui cachent le visage.

— Tu as eu peur ?

— Pour vous, oui ! Qu'est-ce que vous faisiez si tard ?

— Cela tombe bien que nous soyons tous les trois, on va tout te raconter...

8.

L'enquête de Clara

Arrivée à Paris dans l'après-midi, Clara attend que sa mère rentre de son travail. Elle a pris les clefs chez la gardienne, mis ses affaires dans sa chambre et préparé une salade.

« Neuf heures et demie ! Comment peut-elle tenir à un rythme pareil ? »

Désœuvrée, elle patiente devant la baie vitrée en admirant la vue depuis ce dixième étage : Paris et ses lumières, ses grandes avenues, ses monuments... Les bateaux mouches illuminés sillonnent la Seine, et le long des ponts, la lueur des réverbères se reflète dans ses eaux sombres. Mille enseignes multicolores clignotent de tous côtés. Le flot incessant des voitures dessine un faisceau orangé qui zigzague sans fin... Clara essaie de dénombrer les édifices qu'elle connaît, à commencer par la tour Eiffel dans sa scintillante parure de dentelle...



L'arrivée de sa mère met fin à sa contemplation.

Elle se jette à son cou, tellement heureuse de la retrouver !

— Tu rentres toujours aussi tard ?

— Je suis désolée : un projet important à terminer... Mais demain j'ai prévu de libérer du temps, nous pourrons déjeuner et passer l'après-midi ensemble.

— Maman, je suis venue te demander de l'aide, dit Clara, tandis qu'elles s'asseyent face à face dans les confortables canapés de toile écru, devant la table basse sur laquelle elle a disposé les assiettes. Ce n'est pas pour moi, ajoute-t-elle vivement en voyant l'inquiétude se peindre sur le visage de sa mère...

Elle lui raconte l'histoire d'Anya. Sa mère l'écoute tout en réfléchissant.

— Quelle tristesse !... Mais vous, vous ne pouvez rien faire contre cette mafia d'exploiteurs de la misère : ce sont des criminels endurcis ! J'espère que nous allons retrouver le père de ce garçon. Lui seul pourra agir pour les sortir de là... Tu sais qui il est ?

L'image de Ludo et Fabien partant très excités à Corseilles passe devant les yeux de Clara. Qu'a-t-il pu se passer pour eux, dans ce garage ?... Mais, ça, inutile d'en parler !

— Il s'appelle... Jean-Luc Freys, reprend-elle en consultant le papier écrit par Anya. Avant, il habitait Paris. J'espère qu'il y est toujours !

Elles sont bientôt devant l'ordinateur et questionnent l'annuaire : Jean-Luc Freys. Paris.

— Il y a des réponses, mais pas avec ce prénom. Je vais essayer en élargissant la recherche.

.....

« Jean-Luc Freys, journaliste, à Boulogne !... »

Elles se regardent, enchantées ! Est-ce bien lui ? Serait-il possible que ce soit aussi simple ?

— Maman, tu veux bien essayer de l'appeler ? Moi, ça me gêne...

— Pas à cette heure-ci, en tout cas ! Et après mûre réflexion. Ce ne sont pas des choses que l'on peut jeter à l'aveuglette au téléphone !... Je vais y penser. On en reparlera demain.

Le lendemain, Clara bondit dès qu'elle entend sa mère.

— Maman, tôt ce matin, on aurait davantage de chances de le trouver, tu ne crois pas ?

— D'accord, mais c'est bien délicat. Enfin, je vais voir...

Elle compose le numéro, met le haut-parleur. Une voix féminine lui répond et leur apprend que monsieur Freys est absent de Paris pour le moment.

— Excusez-moi, êtes-vous madame Freys ?

— Oui... enfin... Jean-Luc Freys est mon fils.

Qui est à l'appareil ?

Sonia jette un regard amusé à sa fille, qui ouvre des yeux stupéfaits et pouffe de rire tout bas en l'entendant poursuivre :

— Sonia Magnien... Je suis une vieille amie de Jean-Luc, nous étions ensemble à l'école de journalisme...

Au bout du fil, la voix se fait empressée :

— Il sera tellement désolé de vous avoir manquée ! Il est en reportage en Afrique pour une quinzaine de jours... vous le rappellerez ?

— Oui, certainement. Mais peut-être pourriez-vous déjà me dire... voilà, je cherche des renseignements sur notre métier, autrefois, en Bulgarie. Je crois qu'il y est resté un moment ?

— En Bulgarie ? Euh... oui, mais il y a bien longtemps, plus de vingt ans ! Il y est resté deux ans... Je suis sûre qu'il sera très heureux de votre appel. Je lui dirai que vous comptez reprendre contact avec lui, n'est-ce pas ?

Sonia promet et remercie.

Clara éclate de rire, saute de joie autour de sa mère :

— Maman... la ruse !!...C'est lui, c'est sûrement lui ! Mais comment tu feras, après quand tu le rappelleras ?

— Je lui dirai la vérité tout simplement ! Je pense qu'il me dira plutôt merci d'avoir essayé d'être discrète pour m'assurer de son lien avec Lucian...

— Cette dame, elle ne voulait plus te lâcher !

Elle regarde sa mère d'un air malicieux :

— Tu crois qu'il est beau, Jean-Luc Freys ?

— Ne dis pas de sottises, proteste Sonia en riant.

Le reste de la journée est si vite passé ! Clara retrouve sa mère pour déjeuner, faire quelques courses ensemble...

— C'était bien cool, tu sais ! dit-elle en l'embrassant sur le quai de la gare.

— Moi aussi, ça m'a fait tellement plaisir ! Et tu reviens dans quinze jours...

Clara sourit. La joie d'avoir une bonne nouvelle à rapporter à Anya et à ses amis, estompe pour une fois la nostalgie de devoir déjà repartir.

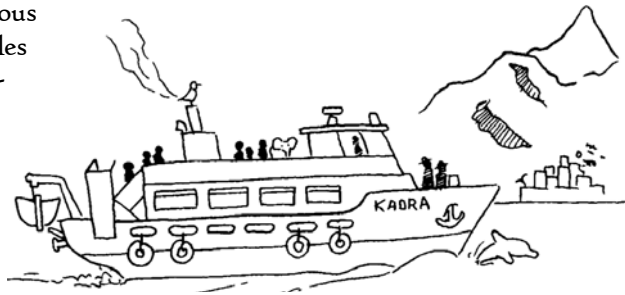


9.

Le prisonnier

Accoudés au bastingage de la navette, Marine, Ludo et Fabien admirent le paysage : la ligne des crêtes se découpe sur un ciel d'azur, le Galevian resplendit au soleil, l'eau transparente du lac reflète à perte de vue le vert sombre des forêts accrochées à flanc de montagne. Le bateau laisse derrière lui un large sillage de vaguelettes blanches qui déferlent jusqu'aux bords du lac et se brisent sur les rochers.

Les rives escarpées défilent sous leurs yeux : les criques naturelles abondent, mais, plus on se rapproche de Cantol, plus elles laissent place aux quais et aux pontons, et à leur multitude de bateaux amarrés.



Ça et là, les pelouses impeccables et les massifs fleuris des grands hôtels et de

belles propriétés privées descendent jusqu'au bord de l'eau...

— Vous croyez qu'elle pourrait être sur le lac cette villa ? suggère Marine.

Ludo hausse les épaules d'un air évasif.

— Va savoir !... de toute façon, d'ici, on voit les parcs, pas souvent les maisons.

— Pour construire, il faut une autorisation de la mairie, dit soudain Fabien. On pourrait aller leur demander s'il y a un permis de construire au nom de monsieur Aron ?

— Drôlement bonne idée !

Sitôt débarqués, ils se dirigent pleins d'espoir vers la mairie, en traversant le grand parc thermal et sa galerie d'élégantes boutiques. Mais, déception !... aucune demande de permis au nom d'Aron.

A la poste, l'enquête n'est pas plus fructueuse :

— Si cette personne ne souhaite pas être dans le bottin, nous ne disposons d'aucun renseignement, leur dit-on.

Quand ils sortent, plutôt désappointés, un jeune homme les aborde :

— Je vous ai entendus. Vous cherchez qui ? Je suis livreur de pizzas : je connais les adresses d'un tas de gens !

— Monsieur Aron. Mais il ne doit pas commander de pizzas : c'est seulement une villa en construction.

— Aron, non, je ne connais pas... vous dites une villa en construction ? Il n'y en a pas tant que ça, en ce moment.

Il réfléchit... son visage se ferme soudain.

— Vous voulez y faire quoi ? J'en vois bien une mais si c'est ça, laissez tomber ! C'est trop bizarre ce qui se passe là-dedans !... Je donnerais ma main à couper que c'est pas un endroit pour des gamins.

— Justement, riposte Marine, on a un copain qui y est, on voudrait savoir s'il est content.

— Il habite dans une villa en construction ?

— S'il te plaît, dis-nous ce que tu sais, on veut juste aller voir.

Le jeune homme se gratte la tête : il aurait mieux fait de se taire ! Mais, bon...

« Après tout, ils sont d'âge à savoir ce qu'ils font ! »

— Il y a une grande villa sur le lac où on fait des travaux depuis longtemps. Elle est cachée derrière des grands murs. Je passe souvent en scooter sur la route de la Falaise, au-dessus : on voit les toitures toute neuves et les hommes qui y travaillent, et aussi beaucoup de camions avec des matériaux.

— Et qu'est-ce qu'elle a de bizarre, cette villa ? questionne Ludo.

— C'est peut-être une idée... mais une fois où la porte était ouverte j'ai vu des hommes avec des chiens, des pit-bulls, et surtout des matraques à la ceinture !

Les trois copains sentent leur pouls s'accélérer : C'est la bonne piste !...

— Tu as l'adresse ?

— Avenue des thermes, au 32. Mais...

— Merci... merci beaucoup ! Ne t'inquiète pas, tu nous as vraiment aidés, abrège Marine.

Il ne leur faut que dix minutes pour gagner l'avenue des Thermes.

— Je vais rue de la Falaise, dit Fabien, voir un peu ce qui se passe au-dessus du mur. Je vous laisse faire le repérage devant l'entrée ?

Ludo hoche la tête :

— On va essayer de voir l'intérieur... si par chance, ça bouge un peu.

— Pas facile de rester à guetter sans se faire remarquer, dit Marine.

— S'il y a un banc pas loin, suggère Fabien d'un air innocent, vous pourriez faire semblant d'être amoureux ? Enfin, si ça ne vous paraît pas trop difficile !...

Il repousse en riant les mains de Ludo qui fait mine de l'étrangler et s'éloigne :

— Je vous retrouve ici dans une heure...

L'objectif qu'il s'est fixé occupe aussitôt toutes ses pensées. Monter la rue ne lui prend que quelques minutes. Il aperçoit les toitures en construction de la très grande et très discrète villa, dissimulée derrière ses murs élevés et sa haute porte fermée. Minutieusement, son regard précis fait le tour de chaque détail. Il s'éclaire tout à coup. Il a trouvé ce qu'il cherchait : un grand chêne domine les alentours. Il fera un observatoire idéal.

Pas un chat à l'horizon. Il grimpe dans la ramure, très haut en veillant à rester à l'abri des regards derrière le feuillage touffu. Puis, bien calé, il sort ses jumelles de son sac. « Cool !... »

La vue plongeante qu'il a sur la villa lui permet d'en explorer tous les angles.

« Mince, elle sera pas mal, la petite bicoque de monsieur Aron ! »

Il s'efforce de tout mémoriser. Il note surtout le jardin, où des hommes s'activent à carreler une piscine et à cimenter le rebord des terrasses. Par les ouvertures béantes de la maison, il



aperçoit aussi deux ouvriers occupés à plâtrer les cloisons. Deux gardiens déambulent dans les allées, leurs pit-bulls tenus serrés par de courtes laisses.

Il frissonne :

« Sûrement pas des tendres, ces molosses ! »

Et les matraques aux ceintures des deux hommes sont tout aussi impressionnantes.

Un gardien s'approche de l'un des ouvriers et lui parle en lui montrant la marche de ciment qu'il est en train de faire. L'homme relève la tête pour lui répondre.

Fabien retient son souffle... aucun doute, c'est Lucian !... Anya a été très précise dans sa description : vingt-cinq ans, cheveux très blonds presque jusqu'aux épaules, nez mince dans un visage étroit. Fabien peut même voir ses yeux bleus, dont ceux de Mihai sont la fidèle réplique.

« Quand je pense qu'il ne sait même pas que son bébé est bien venu au monde ! »

Soudain, la conversation entre les deux hommes s'envenime !... Le gardien frappe du pied dans le ciment frais que Lucian vient de poser et démolit tout son travail.

Consterné, Fabien voit Lucian se relever d'un bond... il lève un poing furieux contre son geôlier. Celui-ci s'empare de sa matraque et le frappe violemment. Lucian se défend et s'efforce de rendre les coups qu'il reçoit.

L'autre gardien se précipite : il va lâcher son chien ! Heureusement les autres ouvriers sont accourus aussi. En un instant, ils ceinturent Lucian et l'entraînent à distance...

Le gardien réajuste ses vêtements en criant à Lucian des paroles furieuses, que Fabien ne comprend pas mais qu'il imagine facilement !

Les camarades du jeune homme l'entourent, tandis qu'à bout de nerfs il s'effondre sur l'épaule de l'un d'eux. Il se redresse très vite : le désespoir et la colère peints sur son visage serrent le cœur de Fabien, bouleversé...

10.

Feu de joie

Le feu de camp crépite, illumine la clairière, plus joyeux que jamais !... Clara est revenue. Ludo et Marine sont allés chercher Anya et Mihai. Nadia est là aussi, ravie de pouvoir annoncer à Anya d'aussi bonnes nouvelles : Lucian est en bonne santé, Fabien l'a vu ! Et Clara a retrouvé la trace de son père !

La jeune femme sourit, reprend espoir... la peur pourrait-elle la quitter un jour ? Elle est presque sur le chemin d'y croire !

Fabien a dit le minimum : simplement qu'il est certain d'avoir reconnu Lucian dans cette villa. Tous l'ont félicité, heureux, sûrs que tout va se terminer dans le plus grand bonheur ! Lui est étrangement silencieux.

Les brochettes défilent dans les assiettes : les appétits sont à la mesure de leur entrain. La gaieté décuple en entendant Clara raconter la ruse employée par sa mère pour questionner Madame Freys.

— Tu te rends compte, dit-elle au bébé qu'elle a dans les bras, c'est ton arrière grand-mère ! Mihai Freys ! Ça sonne bien, non ?

— Attends, tempère Nadia en jetant un coup d'œil inquiet vers Anya. Elle ne serait plus en état de supporter une déception, tu vas trop vite ! On ne connaît pas la réaction de Monsieur Freys : est-ce qu'il va la croire ? Elle n'a pas vraiment de preuve.

— Pour qu'il la croie, il faudrait leurs passeports, s'écrie Marine, qui s'arrête brusquement...

Fabien s'est éloigné de quelques pas. D'un coup de pied rageur, il décapite une motte de terre.

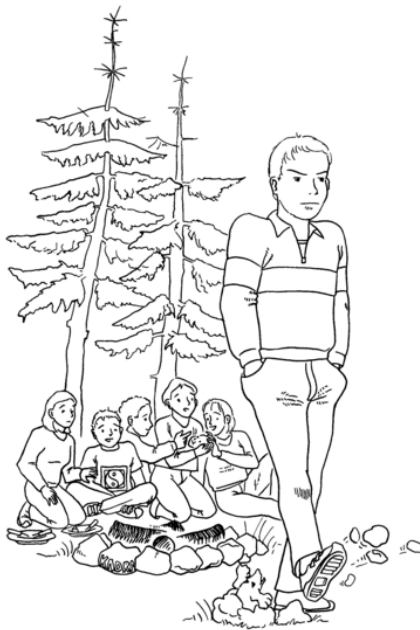
Intriguée, elle s'approche de lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Lucian ! répond-il tout bas, si tu savais ! Il ne tiendra plus longtemps. Il est à bout, désespéré... J'ai peur qu'il fasse n'importe quoi ! Ça se voyait sur sa figure, il est prêt à tout : il a déjà combattu un gardien tout à l'heure... Ce sont des assassins, cette fois, ils le tueront !

Encore quinze jours avant que son père revienne ! J'ai peur qu'on arrive trop tard, Marine...

— Et s'il avait des nouvelles d'Anya et de son bébé ?... Ça doit le ronger de ne rien savoir ! Si on pouvait essayer de lui faire passer une lettre d'Anya ? Ça lui redonnerait de l'espoir !



Lui faire passer !... Fabien la regarde un moment sans rien dire.

— Oui, répond-il enfin, il faudrait qu'Anya lui écrive un message. On se débrouillera. L'idée les enthousiasme tous ! Nadia court l'expliquer à Anya et lui apporte de quoi écrire.

— Attention, dit Ludo à Nadya : elle ne dit rien à Lucian sur son père. On n'est pas assez sûrs... Il faut surtout qu'elle le persuade de rester calme et de ne rien faire de son côté.

Une heure plus tard, Anya et Mihai sont réinstallés dans leur refuge, Nadia est repartie. Ils ne sont plus que tous les quatre autour du feu. Plus question de cachotteries. La situation est trop grave, toutes les idées, toutes les énergies sont nécessaires : Comment faire ?

Ils discutent avec animation jusqu'au milieu de la nuit. Quelques éclats de rire accompagnent leurs élucubrations enfiévrées !... Mais quand ils décident enfin d'aller dormir, le plan rigoureusement échafaudé les remplit d'un formidable espoir.

11.

Bravo Clara !

Cantol est la seule station sur le lac qui jouit d'une plage parmi les rochers. Après un pique-nique rapide sur le sable, Clara court dans une cabine et en ressort dans un deux pièces noir qui fait valoir à merveille ses formes bronzées.

Deux sifflements appréciateurs l'accueillent...

— Tu t'es acheté ça où ? s'étonne Marine.

— Je l'ai piqué à ma belle-mère, rit-elle. Papa ne veut me voir qu'avec un look de petite fille !

— Là, tu peux être tranquille, c'est pas le cas ! affirme Ludo avec un regard admiratif.

Il reçoit dans les côtes un coup de coude furieux de Marine. Il la regarde en riant et fait semblant de se voiler les yeux.

Elle secoue la tête, railleuse.

— C'est ça, oui... bien sûr !

Fabien se tourne vers le lac, les yeux au loin. Ludo se rapproche de lui.

— Tu te concentres ?

— Tu ferais bien d'en faire autant !... Bon, les filles, on y va, poursuit-il. Rendez-vous ici, devant l'hôtel, à 5 heures.

— Ok, répond Marine. Dans un moment, on ira faire du pédalo.

Ils se sont levés tous les quatre et se font face, le regard soudain grave, affichant pourtant un optimisme délibéré.

— Ça va bien se passer, affirme Ludo.

Un quart d'heure plus tard, dans le sous-bois à proximité de la propriété, les deux garçons se préparent. Au-dessus de leurs tee-shirts, ils enfilent des chemises scoutes, témoins d'un passage un peu éphémère dans leurs rangs, et nouent avec soin leurs foulards.

Ils s'examinent réciproquement avec approbation. Qui paraîtrait plus innocent qu'un scout pour crapahuter dans les bois avec un sac sur le dos ?

Fabien enfle ses jumelles autour de son cou. Ludo sort de son sac une longue corde munie d'un grappin. Il l'enroule méticuleusement et la garde à la main.

— Le message ? s'enquiert Fabien.

La veille, ils ont placé la lettre d'Any, lestée d'un caillou plat, dans une enveloppe marquée "Lucian". Ludo tape sur la poche fermée de sa chemise.

— Là.

Une fois encore, Fabien regarde sa montre.

— C'est presque l'heure !

Ils avancent jusqu'au pied du mur... Fabien cherche ses repères.

— Ici, dit-il à voix basse, tu es tout près du pignon de la maison.

Ludo hoche la tête silencieusement et regarde autour de lui. Il s'approche d'un buisson de noisetiers, écarte les branches.

— J'attends là, dit-il. Mon talkie est ouvert, et toi ?

— Oui. Bonne chance.

Fabien serre le bras de son copain et s'éloigne. Une boule lui serre la gorge.

« Est-ce qu'on n'est pas complètement fous ? »

Mais le visage désespéré de Lucian lui revient en mémoire.

« Il faut au moins essayer !...Pourvu que Ludo ne fasse rien d'insensé et tienne sa promesse de ne descendre dans le jardin sous aucun prétexte ! »

Il arrive au pied du grand chêne, réintègre en vitesse son observatoire haut perché, trouve la position la plus stable et braque ses jumelles. Dans le jardin, deux ouvriers, les deux gardiens et leurs chiens. Fabien pousse un soupir de soulagement en découvrant Lucian dans la maison, occupé à la pose d'un parquet.

Un long moment il examine la disposition du mur, de la fenêtre, les angles...

— Ludo, tu m'entends ? dit-il enfin dans le talkie.

— Oui.

— Lucian est dans la maison, il travaille sur un parquet, au rez-de-chaussée. il a l'air seul. La fenêtre n'est pas posée, l'ouverture est très grande. Ce sera bon juste en face de toi... tiens-toi prêt, je te dirai.

— Ok.

Chacun de leur côté, ils restent à leurs postes, consultant leurs montres en soupirant : jamais le temps ne leur a paru aussi long ! De son perchoir, Fabien surveille les alentours, surtout le grand jardin ouvert en pente douce sur le lac.

Soudain !... il aperçoit une jeune femme qui remonte en courant du ponton... Affolée, elle fait de grands gestes, appelle au secours, se retourne vers le lac en le montrant de loin aux hommes qui la regardent arriver.

Fabien suit son geste des yeux.

Un pédalo est retourné dans l'eau.

A quelque distance, une tête apparaît, disparaît !... Des mains s'agitent hors de l'eau, appelant à l'aide !

Le cœur battant, Fabien suit la scène... la jolie jeune femme, ruisselante et bronzée, qui arrive maintenant tout près de la villa, porte un deux pièces noir : Clara !!...

Elle court droit aux gardiens qui l'attendent avec un sourire niais, manifestement enchantés de cet

intermède : elle les prend par la main, leur montre son amie en train de se noyer, les tire vers la baie, le regard suppliant...

Les deux hommes hésitent, jettent un coup d'œil aux ouvriers qui ont repris leur travail et, sans lâcher la bride de leurs chiens, se laissent entraîner par Clara, dévalant la pelouse à ses côtés. Ils arrivent sur le ponton...

Fabien les voit mettre leur Zodiac à l'eau. Un seul homme y monte avec Clara. L'autre reste sur le bord et les regarde, tournant le dos à la villa.

— Vas-y ! Maintenant ! crie Fabien dans le talkie.

Quinze secondes plus tard, le grappin s'accroche fermement sur le mur... Dix secondes encore et Ludo s'y hisse, s'assied à califourchon. Il sort de sa poche une fronde et le message d'Anyà roulé en boule autour du caillou.

Dans le talkie accroché à son épaulette, la voix de Fabien lui parvient :

— La première ouverture devant toi, en bas. Lucian y est toujours.

— Je le vois !



Surtout pas d'énerverment. Ludo respire profondément... il met bien en place le message, ajuste sa fronde, et tire.



— Youpi ! hurle Fabien. Il l'a eu ! Il l'a ramassé !... Il était seul, personne n'a bougé.

Ludo l'a vu aussi. Libéré, il regarde alors du côté du lac : Marine agite les mains, Clara plonge du canot... Tout se passe comme prévu, la diversion a été parfaite !!

Mais, maintenant... vont-elles arriver à se débarrasser des gardiens ? Son angoisse est trop forte, il ne peut détacher les yeux de la scène.

Erreur fatale !

Tandis que Fabien hurle dans le talkie :

— Ludo, qu'est-ce que tu...

un troisième chien, un doberman, sans doute alerté par le bruit du caillou, surgit en trombe de la villa et se jette en aboyant furieusement contre le mur. Le gardien se retourne... Ludo n'a pas eu le temps de disparaître !

L'homme le voit. Il fait un geste de colère, hurle des imprécations, rappelle son collègue et revient en courant avec son chien. Il va droit à la grande porte, vérifie d'un coup d'œil que l'autre arrive pour assurer la garde de la villa, et se lance rageusement à la poursuite de l'intrus. En même temps, il parle dans son portable, sûrement pour appeler du renfort.

Ludo a abandonné sur le mur la corde et le grappin. Il a ramassé son sac et couru à perdre haleine dans le sentier...

Fabien, dégringolé à une vitesse record de son chêne, le rattrape.

— On rejoint la rue, jette-t-il, haletant, il ne lâchera pas son chien s'il y a des témoins.

La rue de la Falaise est déserte... Ils la remontent à toute allure, de toute la force de leurs

jeunes jambes, heureusement bien entraînées. Arrivés en haut, ils se retournent : l'homme les talonne de près, son chien devant, le tirant par sa laisse... Mais ils ne sont plus très loin de l'hôtel du golf. Ils y trouveront sûrement protection.

Soudain... une voiture surgit en face d'eux ! Dans un violent crissement de freins, elle s'arrête en dérapant pour leur couper le chemin ! Deux hommes en descendent et marchent droit sur eux.

« Coincés ! Ce salaud d'Aron a partout des sbires sous la main ! »

Alors, d'un même élan, les deux garçons dirigent leur course vers le bord de la falaise, enjambent le parapet, jaugent en un éclair la largeur de la crique en contrebas... et sautent en se tenant par la main.



Pas de danger que ces brutes prennent le même chemin : il faut être né sur le lac pour faire ça ! Ils nagent maintenant dans l'eau transparente, reprenant leur souffle....

Mais leurs poursuivants n'ont pas renoncé : ils descendent en courant vers le rivage par un chemin côtier. Ludo les montre à Fabien.

— C'est pas fini. Viens.

Ils se hissent sur le bord, et s'aperçoivent avec stupeur que Marine et Clara les rejoignent.

— Nous nous étions cachées dans les rochers et vous avons vus sauter, dit Marine... Vite, par ici !

Un sentier remonte le long du golf.

— Ils le trouveront aussi, halète-t-elle, mais nous avons de l'avance.

Sans ralentir son allure, Fabien retire son foulard et sa chemise qu'il enfonce dans son sac. Ludo l'imité et lance :

— Changez le plus possible de look !

Toujours courant, Il sort un peigne et plaque ses cheveux trempés en arrière. Clara, avec agilité, enroule autour de sa taille une jupette blanche, enfle un tee-shirt jaune, masque ses cheveux d'un bandeau assorti. Ludo prend le sac de Marine tandis qu'elle se drape dans un paréo à fleurs et tord ses cheveux d'une main, pour les relever de l'autre avec une barrette.

Ils n'ont pas cessé de courir, mais ont perdu du temps : derrière eux, encore hors de vue, ils entendent des pas précipités, et des aboiements qui les font frémir...

— Là ! crie Marine qui ouvre la course.

Ils la suivent, se glissent après elle sous la clôture du golf. A l'entrée d'une pelouse, des transats autour d'une table... ils y jettent leurs sacs, se laissent tomber dessus, prennent à la main des verres abandonnés sur un plateau.

Une serviette est là bien à propos. Ludo se relève, s'en saisit. La serviette sur le bras, le plateau à la main, il fait mine de ramasser les bouteilles vides.

Quand, une minute plus tard, les hommes et le chien déboulent dans le chemin, ils n'ont pas un regard pour ces élégants touristes et continuent de courir après d'insaisissables scouts.

Les quatre se regardent, incrédules :

— Ça a marché ! Ça a marché ! exulte Clara.

Fabien saute de joie :

— Lucian a eu le message !... Géants, on a été géants !

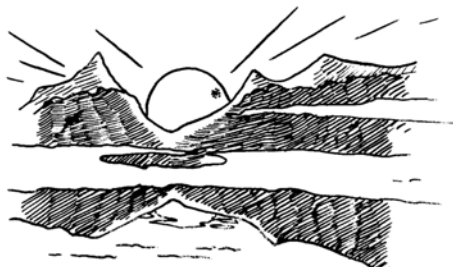
— Deux missions accomplies, s'écrie Marine. Il ne reste plus que les passeports.

Ludo s'assied dans le transat :

— Est-ce que ça pourrait attendre demain ?

12.

Où rien n'est laissé au hasard



La nature est éveillée depuis longtemps.
Les rayons du soleil se faufilent dans le sous-bois et parsèment de tâches de lumière le sol couvert d'aiguilles de pin.

Dans la clairière, c'est le silence...

Wolf, solitaire, gambade. Il essaye d'attraper à terre les ombres mouvantes que dessinent les branches agitées par le vent, et commence à s'impatienter !

Sous les tentes fermées, pas un signe de vie. Bien au chaud dans leurs duvets, aucun des quatre amis n'est pressé de se manifester. Les corps ont besoin de repos après les exploits de la veille... mais les cerveaux fonctionnent à plein régime ! La même obsédante question a accaparé leurs pensées dès qu'ils ont ouvert l'œil : comment récupérer les passeports d'Anya et de Lucian ?

Le premier enfin Ludo émerge. Il prépare le café et lance un claironnant : Ptit déj !

Les têtes un peu hirsutes apparaissent hors des tentes.

— Pas la peine de se torturer les méninges chacun de notre côté... Il faut qu'on parle !

Une demi-heure plus tard, ils se concertent à nouveau : les garçons sont prêts à l'action, mais quelle chance ont-ils vraiment de pouvoir s'introduire la nuit dans le bureau d'Aron ?

— Faut pas rêver, dit Clara, ils vous sauteront dessus tout de suite !

Mais Marine les arrête :

— De toute façon, je ne crois pas que ce soit ça qu'il faut faire, et c'est tant mieux !

— Mais que veux-tu qu'on fasse d'autre ? s'exclame Fabien.

— Écoutez, j'ai bien réfléchi, je ne crois pas que les passeports soient dans ce garage.

Les autres la regardent avec surprise.

— Pourquoi tu dis ça ? questionne Ludo.

— Parce que ce serait trop dangereux pour Aron : tous ces ouvriers, ils doivent y penser autant que nous à essayer de lui reprendre !... Et puis, cacher trente personnes en pleine ville, il sait bien qu'il risque d'être découvert un jour : il peut y avoir une descente de police n'importe quand dans cet atelier. Si on trouvait tous les passeports dans ses tiroirs, ça ne serait pas bon pour lui !

Marine reprend son souffle et, devant l'air intéressé de son auditoire, poursuit :

— Anya a dit qu'Aron ne vivait pas dans le sous-sol : ce sont ses complices qui y restent la nuit. Et lui alors ? En attendant d'avoir sa nouvelle villa, il doit bien habiter quelque part ?... Et pourquoi, à la mairie de Cantol, on ne le connaît pas ? Ça me tracassait tout le temps... et je crois bien que j'ai trouvé !... Il leur a sûrement donné un autre nom et une autre adresse, celle où il vit pour le moment : il doit avoir quelque part, loin du garage, un endroit bien tranquille où il rentre chez lui le soir, sous un nom au-dessus de tout soupçon !... Je parie tout ce que vous voulez que c'est là que sont les passeports !

— Pas idiot !... apprécie Fabien.

— Génial, tu veux dire ! s'exclame Ludo.

Mais Clara soupire :

— Tu as sûrement raison... Mais ça veut dire qu'on n'a plus aucune chance !

— Eh bien, je pensais... en leur demandant, cette fois, à la mairie de Cantol, qui se fait construire une villa, 32, avenue des Thermes, il me semble qu'on aurait la réponse ?

Silence méditatif... C'est complexe ! Les neurones tournent à plein régime !

— Si je te suis bien... dit enfin Ludo, en prenant un air appliqué que dément son œil rieur : tu veux dire que, l'autre jour, ils n'ont pas pu nous donner l'adresse de la villa parce que nous ne pouvions pas leur dire le nom sous lequel Aron la fait construire... mais qu'aujourd'hui, ils pourront nous donner le nom sous lequel Aron la fait construire puisque nous pouvons leur dire l'adresse de la villa ?

— C'est bien ça, Ludo, bravo !... rit Marine.

Les autres sont déjà debout.

— On passe voir si Anya n'a besoin de rien et on repart à Cantol ! lance Clara.

A la mairie de Cantol, les choses deviennent tout à coup miraculeusement simples.

— Pourrions-nous connaître le nom du propriétaire de la villa en construction, 32, avenue des Thermes, s'il vous plaît ?

La réponse arrive en quelques minutes :

— Monsieur Edmond Bollain.

— Et son adresse actuelle ?

— 29, allée Claude Debussy, à Montfort.

A la sortie, c'est la grande euphorie : Formidable ! Génial ! T'es un as, Marine !

— Montfort, c'est à une demi-heure en train. On y va, décrète Fabien.

L'allée Claude Debussy à Montfort est située dans un petit domaine fait de maisons toutes semblables, entourées de jardins.

Celle du 29, paraît, comme les autres, soignée et paisible.

— La planque idéale !

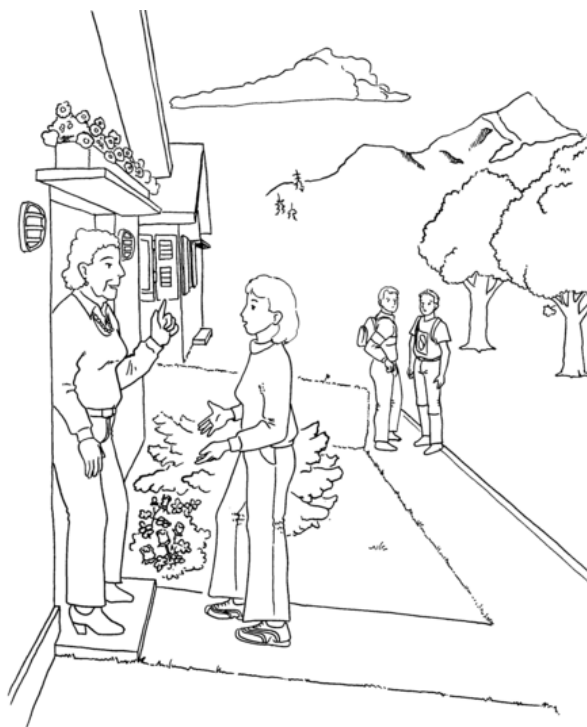
souligne Fabien.

— Il faut être sûr que c'est la sienne, dit Ludo. Il y a bien un voisin à faire parler...

— Je sonne là, décide Marine. Sans succès. Elle recommence en face. Cette fois, une dame ouvre la porte.

— Bonjour Madame, s'il vous plaît, pourriez-vous m'aider ? J'avais rendez-vous chez une dame pour garder son bébé, mais il n'y a personne. Je suis sûre qu'elle m'avait dit au 29 pourtant !

— Ah, non ! Au 29, c'est Monsieur Bollain. Il n'y a pas de bébé. Il vit seul et rentre tard. On ne voit jamais personne.



— C'est bien l'allée Hector Berlioz ?

— Mais non ! Ici c'est l'allée Claude Debussy... Hector Berlioz c'est tout au bout à droite.

— Oh ! Excusez-moi, merci Madame.

— Bon ! conclut Fabien, je crois qu'on en sait assez ?

Le retour au camp est presque silencieux, chacun réfléchissant de son côté. Mais, deux heures plus tard, après le repas pris tranquillement avec Anya, nouveau conciliabule autour du feu : ils échafaudent avec ardeur leur plan pour le lendemain.

— Nous ne sommes pas assez nombreux, estime Ludo, il nous faut plus de guetteurs. Je vais demander à Aurélien et Victor de venir avec nous.

— Ludo, tu n'y penses pas ! se récrie Marine, ils ont tout juste dix ans ! Et Aurélien, les émotions avec les truands, il a déjà donné !

— Il s'était débrouillé avec un sang-froid stupéfiant, dit Fabien. Ludo a raison, quel danger pourrait-il y avoir pour des enfants qui jouent au ballon ? Ils pourraient faire le guet de loin...

Marine, perplexe, se tourne vers Clara.

— Vivement que tout ça soit fini, soupire celle-ci. Mais c'est vrai, s'ils restent éloignés de la maison...

Ludo regarde sa montre :

— Je cours parler à Aurélien. Il appellera Victor.

13.

Passeport pour la peur

Le lendemain, lever à l'aube. Clara, Marine, Fabien, et Wolf, se dépêchent pour rejoindre la gare de Saint-Florian. Ils doivent être à Montfort, devant la maison d'Aron, alias Edmond Bollain, avant qu'il ne l'ait quittée pour aller travailler : ils veulent le voir partir de leurs yeux ! Avoir la certitude que la voie est libre est indispensable !

— Il vaut mieux que nous n'y allions pas tous en même temps, avait dit Ludo. Je vous rejoindrai avec Aurélien et Victor à neuf heures et demie.

Le premier groupe prend bientôt position rue Claude Debussy. Fabien et Marine font mine d'attendre le bus pour surveiller la porte du 29. Clara prend avec Wolf un petit chemin entre les jardins pour accéder, comme en se promenant, derrière les maisons. Elle se cache dans les buissons, sort son portable, appelle Fabien : rien à signaler...

— Ok, nous non plus. Pourvu qu'il ne soit pas déjà parti !

L'attente est longue !... Mais soudain Fabien exulte :

— Ça y est, on l'a vu partir en voiture ! C'est bien Aron, je l'ai parfaitement reconnu.

Exactement à l'heure prévue, Ludo paraît au bout de la rue avec les deux plus jeunes. Ils jouent négligemment au foot en se faisant des passes à travers la chaussée...

La veille, l'idée de participer à leur expédition avait enthousiasmé Aurélien.

— Victor acceptera sûrement, surtout pour du foot : il fait partie de l'équipe du collègue. Il est vraiment très fort ! Pour les tirs au but, c'est Zidane !

Aurélien et Victor continuent d'avancer tandis que Ludo s'arrête près de Fabien et Marine.

— Il est parti ?

— Oui. Et les volets sont ouverts.

— Bonne chance ! souffle Marine en lui serrant le bras.

Elle reste assise à l'arrêt de bus.

Les garçons rejoignent les plus

jeunes qui jouent devant le 29.

Ils échangent quelques passes...

Un signe de Ludo...

Victor shoote !!

Six paires d'yeux suivent la trajectoire du ballon qui file entre les deux maisons et retombe loin derrière celle d'Aron.

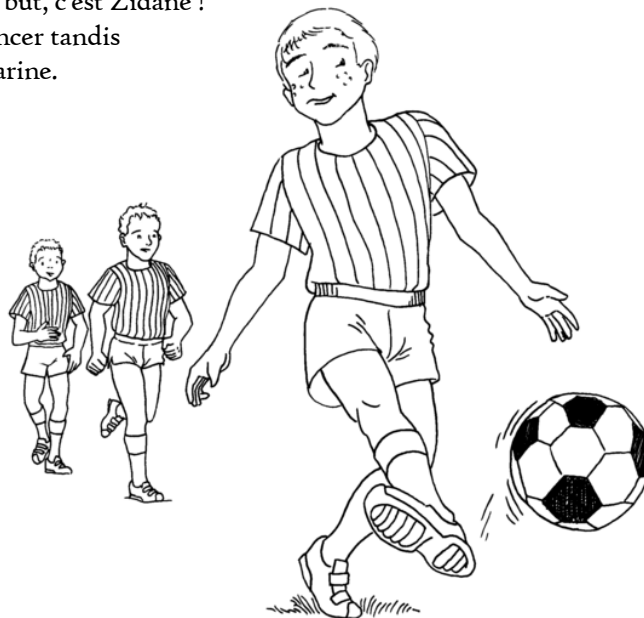
Victor court aussitôt le chercher.

Fabien et Ludo le suivent à quelques

mètres. Le plus jeune va droit sur la pelouse

tandis que les aînés se collent contre le mur de la maison.

Victor fait mine de renvoyer le ballon vers la rue, regarde Ludo, ajuste son tir selon les indications reçues. Il shoote à nouveau... La vitre de la maison vole en éclats !!...



Le ballon rebondit à l'intérieur. Victor, les mains sur la bouche, a l'air atterré d'un enfant qui a fait une bêtise. Mais en lui-même, il exulte :

« Dans la lucarne !... Pile où ils voulaient, juste à côté de la poignée ! »

Il voit Fabien et Ludo lever vers lui un pouce enthousiaste ! Et file de l'autre côté rejoindre Aurélien. Ils s'éloignent vite vers le début de la rue et se remettent à jouer avec l'autre ballon.

Cette audacieuse comédie a-t-elle eu des témoins derrière les fenêtres des voisins ?... Pour le moment, aucune réaction !

Marine sent vibrer son portable.

— Tout va bien, chuchote Clara. Ils ont ouvert la porte. Ils entrent. Ils referment.

— Pourvu qu'ils les trouvent !... murmurent-elles avec ferveur d'une même voix.

A l'intérieur, Fabien et Ludo ne perdent pas une minute ! Ils appliquent avec méthode le plan si bien orchestré qui, jusqu'à présent, se déroule comme sur des roulettes !

Fabien entreprend la fouille du salon : surtout bien remettre chaque chose à sa place, ne pas faire de marque dans la poussière... les tiroirs, les étagères, la bibliothèque, rien n'est fermé à clef ; rien non plus ne contient ce qu'il cherche ! Le rez-de-chaussée de la maison comprend deux pièces, plus la cuisine et les sanitaires : il va falloir tout passer au crible !...

Il soupire, tendu à l'extrême. La recherche sera longue.

« Ils sont là, tous les quatre, à guetter, se répète-t-il pour se rassurer, si quelqu'un arrivait, nous serions prévenus aussitôt. »

Ludo, chargé de l'étage, a déjà fini une chambre. L'autre est plutôt une pièce de rangement, pleine d'étagères, de cartons, de malles...

Il ouvre, déballe, remet en place avec soin les objets, valises, coffrets en tout genre.

Cette boîte encore ?

« Hourra !... C'est la bonne ! »

Fou de joie, il appelle à mi-voix :

— Fabien, je les ai !

Pas de réponse. Fabien n'a pas entendu. Ça ne fait rien, Ludo sait ce qu'il doit faire : ne prendre que les passeports d'Anya et de Lucian. Aron ne les recompte sûrement pas tous les jours ! Il faut laisser les autres pour le moment pour ne pas éveiller sa méfiance...

« Voilà : Azerjian Anya Myriam ; Koslav Lucian Miha ».

Vite, glisser son butin dans la poche bien boutonnée de sa chemise, sous son pull. Refermer la boîte, la remettre en place, tout vérifier d'un coup d'œil...

Silencieux comme un chat, il dégringole les escaliers quatre à quatre.

— Fabien, je les ai, on file !... Fabien ?

Il reste paralysé de terreur devant la porte du bureau...

Fabien est adossé contre le mur en face de lui, les mains plaquées sur la paroi, pétrifié. Dans son visage blême où perle la sueur, ses yeux agrandis par la peur expriment toute son impuissance :

A deux mètres à peine en face de lui... ramassé, prêt à bondir, le fixant de ses petits yeux méchants avec un grondement mauvais vibrant au fond de la gorge, un grand chien le menace avec férocité !

Petites oreilles pointues, robe noire, chaussettes rousses, Ludo identifie d'un regard le doberman de la villa. Son museau tremble. Ses babines relevées découvrent dans sa gueule ouverte les crocs acérés prêts à mordre... le moindre geste risque de déclencher l'attaque. Fabien le sait, c'est pour ça qu'il n'a pas crié.



L'animal était dans le bureau, derrière la porte close. Rusé, il n'avait pas bronché à leur entrée dans la maison, sachant que s'il se manifestait, ils le laisseraient enfermé ! Il avait attendu, tapi dans l'ombre, que Fabien pénètre dans la pièce pour le surprendre par derrière...

Etonnamment, la bête ne réagit pas à la présence de Ludo. Elle s'est fixé un ennemi à mettre en pièces, cela suffit à l'occuper toute entière ! D'une seconde à l'autre, elle va sauter à la gorge de Fabien ; ils savent tous les deux que ce chien a été dressé pour tuer !

Galvanisé par l'imminence du danger, d'un seul geste Ludo saisit une chaise par le dossier, la fait tourner, l'abat avec une force qu'il ne se connaissait pas sur l'échine de l'animal, et crie à Fabien :

— Sauve-toi, je te suis !

Le chien pousse un hurlement de douleur et roule à terre. Fabien bondit, arrive à sortir de la maison, et détalé sur la pelouse. Le doberman s'est déjà relevé. Ludo n'a pas eu le temps de fuir et de refermer la porte ! Il saisit la chaise comme un bouclier, prêt à faire face. Mais le chien n'a que faire de lui : sa proie c'est l'autre et il lui échappe !

Ludo le voit jaillir de la maison et se lancer à la poursuite de Fabien : il ne sera pas long à le rattraper !...

Un hurlement retentit au fond du jardin :

Clara, terrorisée, a vu la fuite éperdue de Fabien devant le fauve, elle appelle au secours !

Le doberman n'est plus qu'à trois mètres du fugitif !

Soudain... jaillissant des buissons, fonçant en bonds rapides comme l'éclair à la rencontre du chien noir : Wolf !!...

Le choc entre les molosses est terrifiant ! En pleine course, ils se ruent d'un même bond qui les projette l'un contre l'autre !... Ils roulent à terre, leurs puissantes mâchoires cherchant à se saisir. Ils plantent leurs crocs, poussant de brefs cris de douleur qui se transforment en grondements haineux.

Du fond du jardin, Clara est accourue :

— Wolf ! Wolf !

Ludo a rejoint Fabien, qui s'effondre contre lui, tremblant de tous ses membres.

— Merci ! halète-t-il.

Marine arrive en courant, entoure Clara de ses bras, l'entraîne en arrière...

Des fenêtres s'ouvrent. Un homme crie :

— Éloignez-vous, les gamins, éloignez-vous, je descends !

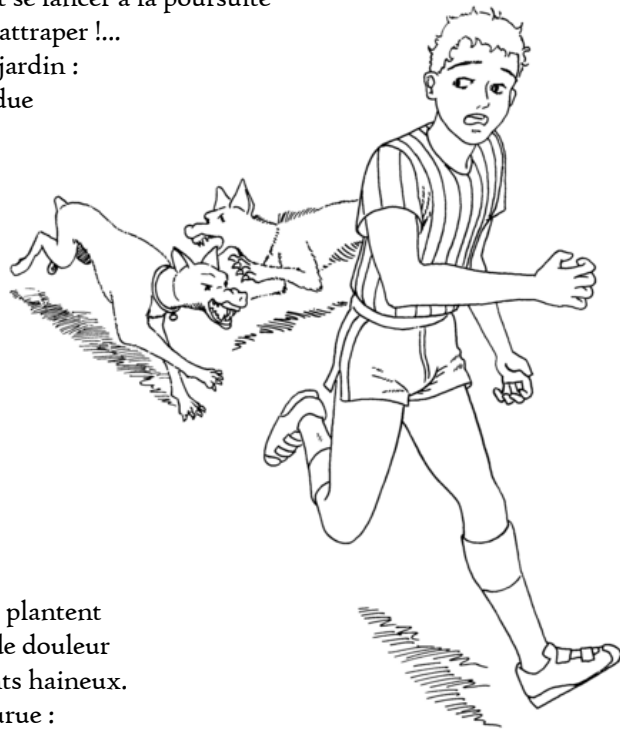
Les chiens se relèvent, se jettent à nouveau l'un contre l'autre, grondant, griffant, mordant. Ils roulent à nouveau sur la pelouse, faisant voler les touffes de poils qu'ils s'arrachent...

Dans les bras de Marine, Clara sanglote... Fabien se redresse.

— File, chuchote-t-il à Ludo, emmène les petits, prenez le train...

Ludo veut protester.

— Je t'en prie, vite !



Un homme arrive en courant, une carabine à la main...

Ludo jauge la situation, acquiesce d'un signe de tête. Il serre l'épaule de Fabien et retourne à toute vitesse vers la maison dont il referme la porte sans bruit, laissant le ballon à l'intérieur.

Sur la pelouse, les fauves s'observent en grondant, puis s'affrontent à nouveau avec fureur, l'un prenant parfois le dessus, vite rejeté à terre par un sursaut de l'autre.

L'homme a épaulé sa carabine et attend.

— Non, je vous en supplie, Wolf n'est pas méchant, hurle Clara.

— Je le sais ! J'ai vu le doberman poursuivre le garçon... c'est lui que j'abattrais s'il le faut.

Soudain, vif comme l'éclair, Wolf se dégage, s'abat sur l'autre, saisit solidement sa nuque, la serre dans ses crocs... c'est fini !

Dompté, le doberman aussitôt immobile allonge la tête sur le sol, les oreilles couchées, l'écume aux lèvres, les flancs parcourus de frissons spasmodiques. Il sait qu'il suffirait à son vainqueur de refermer les mâchoires pour lui broyer la cervelle.

Wolf est à demi couché sur lui. Le sang coule de son oreille droite, toute déchirée... hormis le frémissement de son échine, la fixité de tous ses muscles dit l'intensité de son effort pour maintenir sa prise. Il vibre encore de colère : sa queue fouette l'air et frappe le sol sans arrêt !

Enfin, la sirène des pompiers, que des voisins ont appelés, se fait entendre. Ils arrivent en courant. A distance respectable, ils tournent avec prudence autour des deux fauves et sortent leur matériel : un tir précis, projetant une aiguille hypodermique, atteint le doberman sur le flanc. Il s'écroule sur le sol, aussitôt endormi.

Clara serre déjà Wolf dans ses bras, l'embrasse, regarde ses plaies. Fabien tombe à genoux à côté d'eux, en larmes :

— Merci, Wolf, tu m'as sauvé la vie.



— Oui, dit l'homme à la carabine, c'est un héros ! Personne n'aurait pu faire ce qu'il a fait.

Un pompier s'approche. Wolf se laisse examiner et mettre un pansement sur l'oreille.

— Il est vacciné contre la rage, je suppose ? Alors il faudra juste que le vétérinaire recouse son oreille et désinfecte ses plaies. Dans quinze jours il n'y paraîtra plus !

— Ce féroce-là, dit-il en regardant le doberman, on l'emmène à la fourrière. Il n'a rien de grave non plus. Ton chien a été généreux d'épargner sa vie.

— C'est un bon chien, Wolf, dit Clara en le serrant contre elle, la lèvre tremblante.

— Les chiens sont comme les gens, ils sont toujours bons quand on les aime et qu'on ne leur apprend pas la méchanceté, répond le pompier, avec une caresse de regret sur l'encolure du fauve endormi.

— Il vaut mieux que nous n'allions pas à la gare, déclare Marine, quand, enfin, ils peuvent quitter la résidence, épuisés par les émotions. Si, après ça, Aron fait une enquête, il serait capable d'y retrouver notre piste !

Fabien hoche la tête sans répondre... il ne se remet pas du choc ! Son visage est de plus en plus pâle. Clara leur montre un chemin de terre qui part vers les pâturages. Ils s'y engagent et, sitôt hors de vue, se laissent tomber au sol. Clara prend son portable :

— Florence ? Pourrais-tu venir nous chercher s'il te plaît ? Je t'expliquerai...

Elle lui indique l'endroit où ils se trouvent. En attendant qu'elle arrive, un moment de répit est bienvenu... Fabien reprend peu à peu des couleurs.

— Ludo a bien fait d'emmenner les petits, dit Marine, je n'aurais pas aimé qu'ils voient ça !

— Oui, répond Fabien, il valait mieux qu'il les mette à l'abri... et lui surtout !

Les filles le regardent, surprises.

Un sourire malicieux éclaire son visage creusé :

— Il a les passeports dans sa poche !

L'explosion de joie qui les transporte compense d'un coup toutes leurs émotions !

14.

Relax...

— C'est le premier jour, dit Clara, où nous pouvons profiter un peu des vacances... Je crois que c'est bien mérité !

Deux grognements de satisfaction lui répondent. Fabien et Ludo, confortablement allongés, les mains sous la tête, dans l'herbe tendre de la clairière, se reposent...

— On pourrait ramasser des châtaignes et les faire griller ce soir ? propose Marine.

— J'adore les châtaignes ! s'écrie Clara.

— Ramasser des châtaignes, dit Fabien sans enthousiasme. Euh... au marché, elles ne sont pas très chères ! Ça vous tenterait pas, les filles, une petite virée à vous deux, tranquilles, dans les boutiques du marché ?

— Non, rit Clara, pas vraiment ! Et ici, il n'y a qu'à se baisser.

— On pourrait inviter Aurélien et Victor, dit Ludo.

— A venir ramasser les châtaignes à votre place ? s'indigne Marine.

Ludo s'assied et la regarde, amusé :

— Mais non, pour qui tu me prends ! A venir ce soir les faire griller avec nous. Ils ont drôlement bien aidés, on pourrait fêter ça avec eux, et avec Anya et Nadia ?

L'idée semble sourire aux autres.

— Bon, alors si tout le monde est d'accord, je vais les prévenir, pendant que Fabien vous aide à en ramasser des tonnes...

Il saute sur ses pieds aussitôt, évitant de justesse que Fabien ne le rattrape par la cheville ! Deux heures plus tard les deux plus jeunes les rejoignent. Victor brandit une bouteille de cidre.

— Alors, c'est la troisième mi-temps ?

Une délicieuse odeur de châtaignes grillées leur chatouille agréablement les narines. Ils s'approchent du feu et embrassent joyeusement tout le monde.

Anya s'appuie avec précaution sur sa cheville blessée, mais elle peut commencer à se déplacer seule. Elle caresse Wolf, qui a retrouvé toute sa superbe, malgré quelques éraflures dans son pelage et deux points de suture à l'oreille.

Clara est assise, Mihai dans les bras. Elle s'amuse à le faire rire en soufflant sur son front, faisant voler sa couronne de cheveux dorés comme les blés.

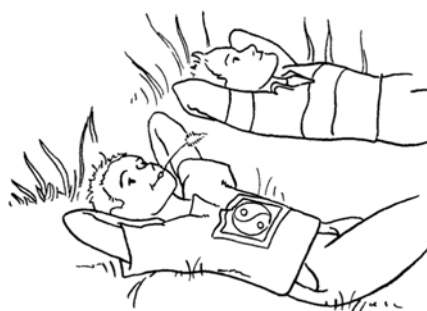
— Si tu savais, bébé, tout ce que tu nous as fait faire !

— Merci, dit Anya, avec un sourire qui parle pour elle.

— Mais ce n'est pas fini, soupire Marine, il faut encore qu'il retrouve son père...

Ils n'ont pas le temps de répliquer : au même moment, comme une réponse, le téléphone de Clara sonne. C'est sa mère :

— Je viens de parler à Jean-Luc Freys. Il est rentré plus tôt que prévu... il veut venir tout de suite à Saint-Florian. Il m'a demandé de l'accompagner. Nous arrivons demain.



Épilogue

Un mois plus tard...

C'est une délicieuse fin d'après-midi d'automne.

Quelques tables sont dressées sur la pelouse, dans le jardin d'un petit hôtel tranquille au bord du lac. L'air est doux.

Il y a des fleurs, du champagne et une merveilleuse atmosphère de bonheur : Lucian et Anya se sont mariés aujourd'hui...



Jean-Luc Freys avait tout de suite su que Lucian était son fils en voyant le nom de sa mère sur le passeport. Depuis un mois, il a remué ciel et terre !... Il a réussi à régulariser la situation de Lucian et Anya, et il a porté plainte contre Aron, alias Edmond Bollain.

La police est intervenue et a libéré toutes ses victimes, qui ont récupéré leurs passeports. Cet homme est aujourd'hui sous les verrous avec ses complices. L'enquête n'a pas fini de dresser la liste de tous ses méfaits ! Il ne sortira pas de si tôt. Anya n'a plus à avoir peur !...

Et le cauchemar semble déjà lointain : Lucian est si heureux d'avoir retrouvé Anya et leur fils et de connaître enfin son père !

Clara se promène avec Mihai dans les bras.

— Elle ne veut pas le lâcher, rit Marine, je n'arrive jamais à l'avoir !

Le père de Clara sourit et se tourne vers sa fille :

— Tu sais, Clara, il faudra bientôt que tu partages, car tu vas avoir beaucoup à faire !

Elle regarde, étonnée.

— Pourquoi ?

— Tu vas avoir un petit frère.

Clara bondit. Un éclair de joie épanouit son visage... vite assombri :

— Comment maman va-t-elle prendre ça ? s'inquiète-t-elle tout bas.

Elle la cherche du regard. Sonia et Jean-Luc sont descendus vers le lac et se promènent au bord de l'eau dans la lumière du soleil couchant. Madame Freys les suit des yeux d'un air ravi ! Clara sourit malicieusement... et se sent tout à coup très heureuse.

Elle saute au cou de Florence :

— C'est une merveilleuse nouvelle !

Ludo et Fabien reviennent s'asseoir près d'eux après une partie de foot avec Aurélien et Victor dans le bas du jardin.

— C'est vraiment un champion, ce Victor !

— Mais, la prochaine fois, quand vous aurez besoin de figurants, dit Aurélien, j'aimerais autant être mis au courant à l'avance de tout le scénario !

Ludo frissonne rétrospectivement... Il se met à rire, avec un clin d'œil à Marine.

— On avait juste oublié de prévoir le rôle de l'horrible Cerbère.

— De qui ? demande Fabien, surpris.

— Fabien ! dit Ludo, railleur : Cerbère ? Le chien terrifiant qui garde la porte des Enfers... ne me dis pas que tu ne connais pas ça !!

Table des matières

1. *La fugitive*
 2. *Un cri dans la prairie*
 3. *S.O.S.*
 4. *La longue histoire d'Anyà*
 5. *Dans la douceur de l'aube...*
 6. *A deux pas de l'enfer*
 7. *Le rendez-vous*
 8. *L'enquête de Clara*
 9. *Le prisonnier*
 10. *Feu de joie*
 11. *La ruse du siècle !*
 12. *Où rien n'est laissé au hasard*
 13. *Passeport pour la terreur*
 14. *Relax...*
- Épilogue*

